

Nouveautés

Number 115, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56144ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (115), 4–27.

Gabrielle Roy

CONTES POUR ENFANTS
Boréal, Montréal, 1998.

Gabrielle Roy n'a jamais écrit pour les enfants ; ses ouvrages étaient destinés à tous les lecteurs. *Contes pour enfants* présente quatre histoires d'animaux : « Ma vache Bossie », « Courte-Queue », « L'Espagnole et la Pékinoise » et « L'Empereur des bois ». Le lecteur retrouvera avec plaisir le style de la grande romancière et découvrira les illustrations, très soignées, de Nicole Lafond qui égayent chacune des pages.

« Ma vache Bossie » débute avec le cadeau singulier d'un père à sa fille de huit ans : une vache. « Courte-Queue » raconte l'histoire émouvante d'une chatte à qui on enlève ses petits. Celle-ci usera de divers stratagèmes pour empêcher son maître de les faire disparaître. « L'Espagnole et la Pékinoise » évoque la rivalité d'une chienne et d'une chatte qui apprendront la camaraderie. La haine de l'une s'estompera à la vue des petits de l'autre. D'ennemies, elles deviendront complices. « L'Empereur des bois » présente un caribou dans toute sa splendeur. L'animal, captif, se fait admirer au travers d'un grillage et s'ennuie de sa liberté.

Roy use de son talent, de sa maîtrise de la narration pour présenter ces histoires touchantes rédigées entre 1950 et 1970, réunies pour la première fois. Les enfants, les parents, les amateurs de contes, les grands-parents découvriront cet univers attendrissant avec le sourire, car les frasques de l'un, les bouderies de l'autre nous émeuvent.

L'éditeur offre un produit de qualité : couverture rigide, joli papier, illustrations couleur. Il s'agit d'un beau livre que petits et grands apprécieront

■ MARTINE BRUNET

entretiens

Paul Roux

ILS SONT TOMBÉS DEDANS
QUAND ILS ÉTAIENT PETITS...
ET ILS Y SONT RESTÉS !
Mille-Îles, Laval,
1999, 172 p.
Collection - Argus -

Paul Roux est chroniqueur de bande dessinée au journal *Le Droit* ; mais il est aussi lui-même bédéiste. Comme il l'annonce dans l'avant-propos de *Ils sont tombés dedans quand ils étaient petits...*, le recueil d'entretiens qui nous est donné à lire est le fruit de rencontres avec des auteurs et dessinateurs qui pour plusieurs ont été ses idoles de jeunesse. Roux a eu l'occasion de rencontrer, en 1997 et 1998, douze personnalités majeures de la bande dessinée francophone venues d'Europe pour un séjour à Québec ou à Montréal : Gotlib, Giraud / Mœbius, Mézières, Christin, Bourgeon, Dany, Roba, Walthéry, Rosinski, Van Hamme, Vance et Servais. Pour ceux qui seraient moins familiers avec les noms cités, mentionnons les Valérien, Blueberry, Thorgal, les Rubriques-à-brac de Gotlib ou la désormais classique série *Les passagers du vent* de Bourgeon ; pour les plus jeunes, *Boule et Bill*, *Olivier Raimeau* ou *Natacha*, entre autres.

Chacun des entretiens reprend une même formule : après un bref texte de présentation, Roux pose d'abord la question des origines. L'interviewé raconte ses débuts dans l'univers de la bédé, évoque les auteurs qui l'ont influencé ; ensuite il parle des personnages ou des séries qui ont fait sa notoriété. La lecture de l'ouvrage pourra donc sembler répétitive à celui qui lira les entretiens d'un souffle, d'autant plus que plusieurs des dessinateurs ont des parcours qui se ressemblent, ayant presque tous été associés aux journaux qui ont fait la grande histoire de la bédé, tels *Spirou*, *Tintin*, et surtout *Pilote*. En même temps, ce sont justement ces références communes qui construisent l'unité du volume, et qui permettent au lecteur de pénétrer dans un monde cohérent fait de douze univers particuliers ■ GILLES PERRON

Gérard Bouchard

LA NATION QUÉBÉCOISE
AU FUTUR ET AU PASSÉ
VLB éditeur, Montréal,
1999, 160 p.
Collection « Balises »

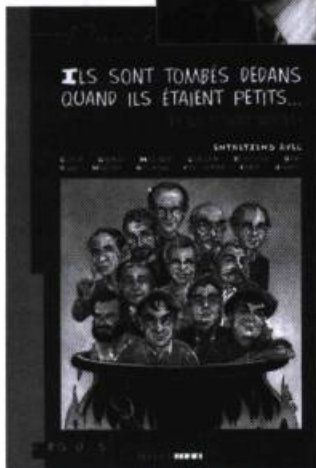
Les observations que propose Gérard Bouchard dans *La nation québécoise au futur et au passé* s'avèrent fort pertinentes. À l'heure où les partis politiques pataugent dans une confusion inquiétante au sujet de la question nationale, l'auteur offre des pistes de réflexion qui révèlent une lucidité peu commune. Son souci de rendre justice aux réalités actuelles de notre collectivité lui permet d'énoncer les fondements d'un nouveau contrat social. Ainsi la solidarité entre les différentes communautés culturelles qui composent le Québec d'aujourd'hui apparaît comme la pierre angulaire de son propos.

Dans la première partie, Bouchard s'applique à définir le nouveau modèle identitaire dont pourrait se doter notre société. Considérant que celle-ci se trouve présentement à un carrefour, il suggère de fonder la nation québécoise principalement sur les dimensions culturelle et civique afin de permettre un respect de la diversité qui favorisera l'épanouissement de ses aspirations particulières. L'exposé revêt une grande cohésion puisqu'il fournit les notions théoriques utiles à sa bonne compréhension ainsi que des exemples abondants. En outre, l'auteur ne néglige pas de traiter des facteurs qui menacent la réalisation de la conception qu'il défend.

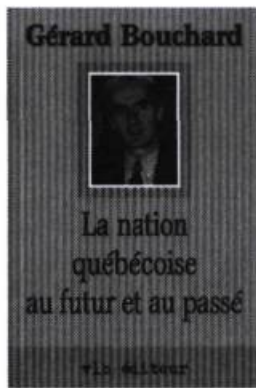
La seconde partie, bien que s'adressant peut-être davantage aux chercheurs et aux enseignants, n'en demeure pas moins fort pertinente pour quiconque souhaiterait pousser plus avant le questionnement sur l'avenir du Québec ainsi que sur la perspective à adopter pour bien étudier son passé. Partant du fait que l'histoire nationale constitue probablement le véhicule par



PAUL ROUX



GÉRARD BOUCHARD



contes

excellence du « nous » collectif, Bouchard fait l'inventaire des réaménagements, notamment celui dont le Québec devrait faire l'objet. De surcroît, le grand nombre de lacunes que révèlent les programmes d'éducation accentue ce besoin, selon l'auteur. Encore là, son exercice vise une meilleure intégration de tous les Québécois, peu importe leur origine ethnique, en prenant l'usage de la langue française comme dénominateur commun.

Porteur d'une vision dynamique qui légitime la diversité, Bouchard évoque des idéaux qui nourrissent l'enthousiasme. D'une facture intelligente, son livre brosse un portrait fidèle des enjeux auxquels doit faire face le Québec au tournant du nouveau millénaire. Malgré quelques procédés rébarbatifs tels que l'emploi de la première personne du pluriel en lieu et place du « je » ou de formulations savantes parfois hermétiques, la cohérence et la maturité du discours font de cet essai un outil d'analyse précieux. *La nation québécoise au futur et au passé* apparaît comme un ouvrage incontournable pour toute personne engagée dans une démarche de réflexion sur la question nationale ■ PHILIPPE GARON

Sous la direction de
Marie-Andrée Beaudet

BONHEUR D'OCCASION AU PLURIEL.
LECTURES ET APPROCHES CRITIQUES
Éditions Nota bene, Québec,
1999, 264 p.
Collection « Séminaires », 10

À l'Université Laval, en 1996, Marie-Andrée Beaudet a dirigé un séminaire de littérature dont le double but était d'« introduire aux principes méthodologiques de quelques approches critiques contemporaines » et de « revisiter » le « classique » *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy. Elle publie aujourd'hui les textes mis au point pour ces rencontres par les professeurs Pierre Popovic, Lori Saint-Martin, Hilligje van't Land, Józef Kwatorko, Christiane Kègle et Max Roy.

Orientés principalement vers la sociocritique et la sémiotique, les étudiants s'inspirent des théories de Claude Duchet, Pierre V. Zima, Mikhaïl Bakhtine, Algirdas Julien Greimas et

Iouri Lotman. D'autres s'intéressent à l'analyse féministe (en s'appuyant sur les données de Simone de Beauvoir), à la psychanalyse lacanienne et à la théorie de la réception de Hans Robert Jauss. Seule la « lecture libre » de Micheline Cadieux, qui interroge « la dynamique création-écriture » dans le cadre de la scénarisation du film *Gabrielle Roy* produit en 1998 par Léa Pool, s'écarte de ce « carrousel critique » dominé, on le voit, par les approches herméneutiques.

La démarche de Beaudet ne manque pas de pertinence, beaucoup s'en faut. On souhaiterait fort que plusieurs œuvres majeures de la littérature québécoise soient soumises à un semblable traitement méthodologique. Un tel exercice permettrait de confirmer, comme c'est le cas ici, non pas l'hégémonie de telle ou telle avenue critique, mais bien la richesse de l'œuvre elle-même. Une méthode, en effet, peut se targuer de succès sur un texte et se montrer inefficace sur un autre.

Max Roy, qui cherchait dans son exposé à caractériser les transformations apparues dans la réception critique (journalistique et universitaire) de *Bonheur d'occasion*, tient quant à lui ces propos que j'étends ici à l'ensemble des contributions : « Les lectures analytiques n'excluent pas nécessairement les paraphrases, commentaires, digressions et jugements de toutes sortes »

■ JEAN-GUY HUDON

Louis Fournier

FLQ. HISTOIRE D'UN
MOUVEMENT CLANDESTIN
Lanctôt éditeur, Outremont,
1998, 533 p.

C'est la « nouvelle édition, revue et augmentée » d'un livre publié pour la première fois en 1982. Louis Fournier y fait une présentation événementielle très détaillée du parcours du Front de libération du Québec. Il suit à la trace militants et sympathisants dès les premières manifestations en 1963, jusqu'à l'explosion de quelques bombes en avril 1980, au cœur de la campagne référendaire. Les noms défilent les uns après les autres. Après avoir présenté les trois fondateurs issus du RIN (Raymond Villeneuve, Gabriel Hudon et Georges Schoeters), Fournier identifie

les moindres participants aux diverses branches du FLQ : l'Armée de libération du Québec, les Partisans de l'indépendance du Québec ou l'Armée révolutionnaire du Québec (le groupe de François Schirm, qui sera emprisonné durant quatorze ans, la plus longue peine purgée par un militant du FLQ), entre autres. L'auteur fournit également de nombreuses informations sur les organes de diffusion du Front (en particulier, *La cagnée*), sur les liens qu'entretenaient les militants avec les autres cellules du Front, mais aussi avec des groupes révolutionnaires dans certaines parties du monde (le FLN en Algérie, les Black Panthers aux États-Unis).

« Neuf morts en huit ans, de nombreux attentats à la bombe, de multiples vols d'argent, d'armes et d'équipement [...] deux enlèvements politiques — les premiers en Amérique du Nord », dont l'un conduit à la mort du ministre Pierre Laporte, voilà qui résume les activités du FLQ de 1963 à 1971. Dans un texte beaucoup plus près du journalisme d'enquête que de l'essai (chaque individu mentionné est identifié par son âge et sa profession), Fournier propose au lecteur un document essentiel pour quiconque veut comprendre ce qu'a été le FLQ, ou pour qui veut mesurer les effets du mouvement sur l'évolution de la société québécoise

■ GILLES PERRON

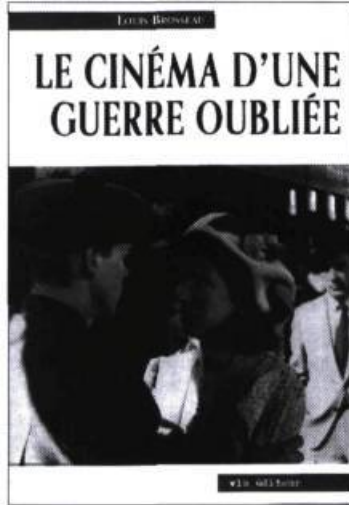
... jusqu'à
l'explosion
de quelques
bombes



Louis Brosseau

LE CINÉMA D'UNE GUERRE OUBLIÉE
VLB éditeur, Montréal,
1998, 208 p.

Fort décevant, cet essai de Louis Brosseau sur la représentation de la guerre dans le cinéma québécois ! Le



LOUIS BROUSSEAU

cinéma d'une guerre oubliée avait pourtant des visées aussi ambitieuses qu'essentiellles : situer le film de guerre dans la production cinématographique québécoise et en faire une analyse. Si une partie du contrat est remplie (dresser la liste des films concernés en fournissant le plus de données possible sur leur écriture, leur tournage et leur réception), le reste manque singulièrement de rigueur ou de profondeur, donc, d'intérêt.

Curieusement construit, *Le cinéma d'une guerre oubliée* offre au chapitre premier la petite histoire ainsi qu'un bref synopsis de chacun des films à

l'étude, notamment *Tit-Coq* (1953), *Les Plouffe* (1981) et *Bonheur d'occasion* (1983), comme si l'auteur avait voulu liquider la question dès le départ. Or, par la suite, lorsque survient l'analyse proprement dite des œuvres abordées, les synopsis sont déjà loin dans l'esprit du lecteur et il faut y retourner, avec ce que cela comporte de frustrant et de distrayant (au sens péjoratif du terme). Le chapitre deuxième prétend inscrire cette production filmique dans l'histoire du Québec, avec un étrange parti pris à l'effet que la culpabilité des Québécois et le côté tabou de la Conscription auraient empêché une exploitation quantitative et qualitative suffisante de la thématique de la guerre, thématique pourtant largement exploitée ailleurs. Jamais Brosseau n'évoque la possibilité que ce type de film coûte cher et que, par conséquent, le Québec n'a tout simplement pas eu les moyens de se le payer ! Dans le chapitre suivant, sont décrites les représentations des institutions québécoises (État, Église, armée, médias, etc.) dans le corpus de référence. Ici, bien peu de contenu réellement analytique, de sorte qu'on reste sur sa faim.

Là où Brosseau se risque à l'analyse sociocritique, les choses ne vont pas beaucoup mieux. En effet, le quatrième et dernier chapitre, intitulé « Hommes et femmes face au conflit : les héros, les anti-héros et le pouvoir patriarcal », manifeste une mauvaise foi et un biais idéologique encore plus déplorable que dans les chapitres précédents. Non seulement y dénonce-t-on l'omniprésence de l'*homo quebecensis moumounis*, c'est-à-dire mou à la guerre comme à la maison, mais on y accuse les mères d'être

responsables de la virilité défaillante de leurs fils ! Il est vrai que, plus souvent qu'autrement, le héros québécois est perçu comme un anti-héros par plusieurs. Mais est-ce si héroïque que de tuer des centaines de gens ou de mourir, face contre terre, dans une apothéose de sang et de sueurs comme c'est le cas dans tant de films américains ? Et si, justement, le cinéma québécois montrait autre chose ? Après tout, les films étudiés par Brosseau sont souvent des adaptations de grandes œuvres littéraires québécoises. Est-ce à dire que notre littérature mine la virilité du Québec ? Enfin, l'équation que cet essai fait cavalierement entre société représentée et société réelle a de quoi faire peur...

Bref, bien que *Le cinéma d'une guerre oubliée* contienne des données intéressantes sur le silence relatif de la cinématographie québécoise au sujet de la guerre, il accuse un sérieux manque de rigueur qui, en bout de course, lui retire une bonne part de sa crédibilité ■ CHRISTIANE LAHAIE

Lorraine Gadoury

LA FAMILLE DANS SON INTIMITÉ.
ÉCHANGES ÉPISTOLAIRES AU SEIN
DE L'ÉLITE CANADIENNE
DU XVIII^e SIÈCLE

Hurtubise HMH, Montréal,
1998, 186 p.

Coll. « Les Cahiers du Québec /
Histoire », CQ-120

Dans un ouvrage tiré de sa thèse de doctorat en histoire et intitulé *La Noblesse de Nouvelle-France [...]*, Lorraine Gadoury avait étudié le comportement démographique et les alliances des membres de la classe sociale en titre. *La famille dans son intimité* agrandit aujourd'hui le sujet à l'élite canadienne dans son ensemble et se propose d'en dévoiler la vie affective, c'est-à-dire les sentiments, les attitudes et les valeurs, et ce, en se basant sur une source unique : la correspondance contenue dans la célèbre « Collection Baby », dont l'historienne a dépouillé 1400 des 12 000 lettres. Les termes « élite » et « canadienne » renvoient ici aux nobles et aux bourgeois ayant occupé la vallée du Saint-Laurent durant la période précédant l'industrialisation.

étude

On y dénonce
la présence
de l'*homo*
quebecensis
moumounis...



La famille dans son intimité ne constitue pas une analyse exhaustive. Telle n'est pas du reste la présomption de l'auteure qui affiche une prudence exemplaire. Ainsi les « portraits » qu'elle brosse de la famille noble des d'Ailleboust et d'un représentant de la classe bourgeoise, Pierre Buy, un influent marchand-négociant de Montréal, sont présentés comme « partiels », au premier chapitre : « le danger de cette approche est qu'ils ne représentent que partiellement l'ensemble », enchaîne-t-elle. Gadoury garde de même en mémoire que « les lettres conservées et accumulées par les familles puis amassées par le juge Baby pour sa collection » peuvent être « le résultat d'une sélection ». Aussi ne tire-t-elle pas de conclusions généralisantes et souhaite-t-elle que « d'autres découvertes sur la vie intime de la population de Nouvelle-France et du Canada des siècles passés viennent [s']ajouter » à la sienne. Entre temps, le public aura lu d'intéressants propos concernant les alliances matrimoniales et les relations entre époux (chapitre 3), de même que sur les enfants et leur éducation (chapitre 4), les liens émotifs réunissant les familles nucléaires et élargies (chapitre 5), et, enfin, sur les comportements entourant la maladie, la mort et la foi (chapitre 6), chez l'élite canadienne du XVIII^e siècle.

Bref, voilà un livre sans prétention, qui met néanmoins en place d'utiles balises et fournit des pistes prometteuses. Il contient en outre une imposante bibliographie qui atteste la compétence de l'auteure ■ JEAN-GUY HUDON

Sous la direction de
Christiane Kègle

LITTÉRATURE ET EFFETS
D'INCONSCIENT

Éditions Nota bene, Québec,
1998, 316 p.

Lire Marivaux, Stendhal, Colette, L'Cloran, Duras, Tournier, Aquin et Monique Proulx sous les lunettes lacanienne et freudienne, voilà ce que propose *Littérature et effets d'inconscient*, un collectif d'analyses littéraires réalisées dans le cadre d'un séminaire de littérature et psychanalyse donné par Christiane Kègle, professeure de litté-

rature à l'Université Laval. Le but premier de ce cours était de faciliter l'accès aux théories de Freud et de Lacan en incarnant et en contextualisant les différents concepts dans l'analyse d'œuvres littéraires. De ce travail sont nés huit essais.

Chacun d'entre eux est bâti à partir d'une notion psychanalytique précise, ce qui permet au lecteur de se familiariser avec des concepts aussi variés que la pulsion scopique, le trio symbolique-imaginaire-réel lacanien, le concept de jouissance chez Lacan, qui rejoint la pulsion de mort chez Freud, la Chose freudienne et la spécularité fictionnelle. L'utilisation de cette approche enrichit et renouvelle considérablement la lecture des œuvres abordées. Par exemple, André Lambert utilise la pulsion scopique lacanienne pour l'analyse de *La fausse suivante* de Marivaux, une pièce où l'auteur tente de « démasquer le vrai visage de son temps, de cette Régence qui vient de finir, en nous livrant les portraits de vanités prises au piège du jeu le plus en vogue de la société : la séduction ». L'appel à la théorie du regard de Lacan révèle de façon particulièrement efficace la gravité et la profondeur des enjeux sociaux illustrés par Marivaux : « Car c'est de l'amour-propre qu'il s'agit ici ; d'hommes et de femmes se composant des masques face au miroir que représente le regard d'autrui, éternelle valse imaginaire où se révèle toute la dimension d'éblouissement de la formule de Lacan : "Nous sommes des êtres regardés, dans le spectacle du monde" ». Au-delà du simple divertissement libertin se cache le désir de retrouver « cette chose à jamais perdue, cet indicible qui évoque pourtant une image : celle de l'enfant se lovant, se fondant dans le désir de sa mère ».

La variété des œuvres étudiées, la qualité des analyses et l'originalité des problématiques font de *Littérature et effets d'inconscient* un excellent ouvrage d'introduction aux possibilités de l'approche psychanalytique en littérature. Le concept du collectif a l'avantage d'offrir des essais de longueur moyenne (de 30 à 60 pages) qui cernent bien leur sujet tout en maintenant l'intérêt du lecteur ■ CATHERINE DUBEAU

Frédéric Demers

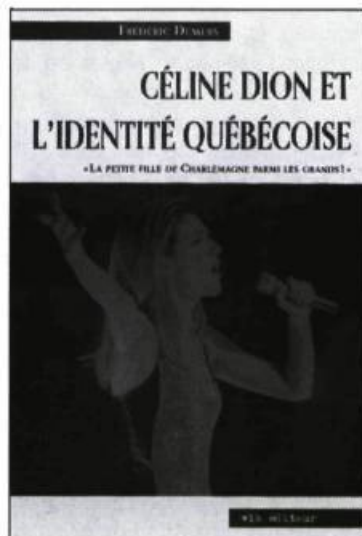
CÉLINE DION ET L'IDENTITÉ QUÉBÉCOISE
VLB éditeur, Montréal,
1999, 187 p.

On ne pouvait trouver meilleur sujet de maîtrise que de s'intéresser à Céline Dion. À coup sûr, il est certain que cette étude risque de devenir elle-même un best-seller. Mais n'anticipons pas et voyons-y d'un peu plus près. Frédéric Demers s'est simplement demandé pourquoi Céline Dion était devenue une figure identitaire ; qu'est-ce qui fait que 99,3 % des gens interrogés savent qui elle est, ce qu'elle fait ? La réponse est simple, du moins en apparence, Céline Dion concilie les deux grands courants idéologiques qui façonnent le Québec actuel ; à savoir qu'elle associe les traits dominants de la québécoïté (fidélité à la terre, à la famille et aux valeurs traditionnelles de l'identité québécoise) et ceux du Québec moderne grâce à sa confiance en soi, son pouvoir de rivaliser avec les Autres, entendre ici les Canadiens anglais, les Américains et les Français.

Pour étayer son argumentation, l'auteur s'appuie sur les articles tirés des grands périodiques (*La Presse*, *Le Soleil*, *Le Devoir*) qu'il analyse comme s'il s'agissait de textes littéraires. On peut s'interroger sur la pertinence de ces analyses dans la mesure où chaque article, dans un périodique, n'a pas la même valeur et se situe dans un contexte bien particulier. De la même manière, on peut questionner le choix de ces périodiques au détriment des



FRÉDÉRIC DEMERS



« petits journaux » dits de la presse populaire qui modèlent de manière plus convaincante les idéologies dominantes. Enfin, on pourrait aussi reprocher à Demers de ne pas avoir tenu compte du champ même de la musique populaire qui agit sur la détermination idéologique de l'artiste et de ses « fans ».

Cela étant dit, l'étude ouvre des pistes intéressantes et propose des interprétations qui méritent que l'on s'y arrête et que l'on y réfléchisse puisque la question identitaire est au cœur du débat actuel en politique québécoise. Céline Dion représente un cas type incontournable que Frédéric Demers a bien su mettre en situation ; reste à élargir son champ d'analyse pour mieux en saisir les tenants et les aboutissants

■ ROGER CHAMBERLAND

JOURNAL DE RINGUET

Édité par Francis Parmentier
et Jean Panneton
Guérin, Montréal, 1998,
VIII, 334 p.

Après avoir publié *Le carnet du cynique* de Philippe Panneton, il y a quelques mois à peine, les éditeurs Francis Parmentier et Jean Panneton nous offrent comme prévu le *Journal de Ringuet*. Il s'agit de l'ensemble des treize journaux d'où le dit *Carnet* a été « tiré intégralement », selon un projet qui remonte à 1928. Du journal global, il ne reste aujourd'hui que de simples fragments, mis à part les deux premiers cahiers : conservés en entier, ceux-ci forment près de la moitié du livre et couvrent le séjour en Angleterre de 1920 et les débuts parisiens du futur médecin comme stagiaire en oto-rhino-laryngologie. Les journaux III à XIII s'étendent au-delà de la période française et contiennent le récit des différents voyages que s'est accordés Philippe Panneton entre 1920 et 1932, principalement en Europe.

Le *Journal de Ringuet* a tôt fait de nous révéler un diariste de très grande culture, rompu de surcroît à l'habitude de la réflexion personnelle et qui se double d'un écrivain dont l'élégance, la justesse et la concision ne sont pas le moindre apanage. C'est pourquoi on regrettera la disparition de plus des

Je suis un homme véridique

deux tiers des 2397 pages originales, et, plus encore, les mots illisibles et les nombreuses ruptures phrastiques des manuscrits restants : voilà qui rend « la lecture des "fragments" [...] pas toujours facile », comme on le dit à bon droit dans la Présentation (p. VI). Ce sont peut-être de telles difficultés qui ont incité Parmentier et Panneton, déjà experts en édition savante, à « alléger l'appareil critique ».

Les lecteurs qui ne connaîtraient de Ringuet que ses superbes *Trente arpents* seront sans doute agacés par son antiféminisme, sa misanthropie, son athéisme, de même que par son anti-conformisme teinté de cynisme, de persiflage, d'orgueil, voire de suffisance. Ils n'apprécieront pas davantage la dénonciation répétée de ses compatriotes, qu'il traite de « Hurons » à l'« hirsute culture », de « guano » à « l'horrible parler », et qui vivent, selon lui, dans un pays dont « l'arriéré intellectuel » est manifeste. Dans la « maison intime » de cahiers dont leur auteur avait prévu « fermer les portes », on découvrira les nouvelles facettes d'un homme qui déclarait, en 1922 : « Je dis, j'ose dire et écrire ce que je pense. Je fais là ce que nul peut-être n'a osé [...]. Je fouille et je dissèque. À ceux qui me liraient, je paraîtrais un monstre, je ne suis même pas cela. Ou plutôt je suis pis encore : je suis un homme véridique » ■ JEAN-GUY HUDON

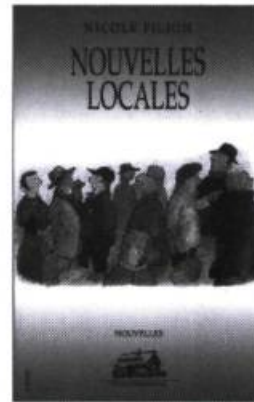
Nicole Filion

NOUVELLES LOCALES
Éditions Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 1999, 134 p.

Recueil de vingt-neuf courts textes, *Nouvelles locales* de Nicole Filion fournit autant de témoignages sur la vie d'une petite communauté fermée, avec tout ce que cela peut comporter de commérage et d'étroitesse d'esprit, mais aussi, de simplicité et de tendresse. Apparemment racontées par une unique narratrice qui revient se confier à nous, pareille à une voisine qui, de l'autre côté de sa clôture, livre ses réflexions, ces « nouvelles locales »

rapportent des événements et des anecdotes selon des registres divers. Tantôt on nage dans un réalisme profondément ancré dans la banalité du quotidien, tantôt on baigne dans l'absurde et le surmaturel. « Le défilé », par exemple, consiste en une longue déclaration d'une instance organisatrice à l'attention du maire d'un village du Québec. Le dé-

filé tel que proposé s'avère une mise en abyme du village lui-même, avec ses idiots et ses dignes contribuables, tout cela rappelant *Le ciel de Québec* de Ferron ou *Les fridolinades* de Gélinas. Le ton est badin, l'observation de mœurs, souvent fort juste.



journal



Nouvelles locales tranche sur le spleen urbain dont les publications québécoises récentes sont truffées. Les histoires que propose Fillion ont un petit quelque chose de rafraîchissant, de candide, de jamais naïf. L'humour ici s'inscrit à l'enseigne d'une ironie mordante qui, sans être toujours subtile, demeure efficace quant il s'agit de décrire les contradictions dont est pétri le quotidien. On trouvera bien quelques facilités çà et là, mais l'ensemble a de quoi divertir. En fait, à propos de *Nouvelles locales*, il faudrait plutôt parler d'une chronique que d'un recueil de nouvelles, car la trame événementielle de chaque texte, pris isolément, paraît souvent bien mince ■

CHRISTIANE LAHATE

Vincent Engel

LA GUERRE EST QUOTIDIENNE
L'instant même / Quorum,
Québec, 1999, 227 p.

Le contact avec ses créatures foireuses écœure Dieu au point d'en avoir « ras le missel » et de prendre illico « congé pour l'éternité » ! De là le raffut indescriptible qui bouleverse l'humanité : la conscience humaine s'interroge sans trouver de réponses lucides. *La guerre est quotidienne*, troisième recueil du nouvellier belge Vincent Engel, fait éclater avec fracas le combat journalier que doit livrer l'humain pour survivre, agressé de toutes parts par des incohérences insurmontables ou des situations quasi kafkaïennes. Les premier et dernier récits — les plus consistants —, mettent en scène des hommes condamnés à pacifier ensemble alors que tout les oppose. Les comportements ambigus des uns et des autres auxquels s'ajoutent des conversations de haut niveau philosophico-moral laissent percer une ambivalence qui engendre une passivité, un négativisme, une sorte de terreur de ne pas pouvoir se réaliser et d'être pleinement soi. Le « j'ignore ce que je dois faire à présent » exprime bien le nœud gordien qui n'en finit pas d'étrangler les volontés, celles des enfants comme des adultes. Cette acceptation tacite, silencieuse, voire aseptisée, marque les douze nouvelles avec une tenace insistance.

Folie, imposture, mystification n'interdisent pas pour autant la sensibilité, la tendresse et même l'humour. Hantés certes par leur étrangeté intérieure qui les confronte journallement à eux-mêmes, les personnages touchent aux fibres les plus viscérales de l'être humain sans toutefois parvenir à élucider complètement le problème à résoudre. L'économie de mots met en évidence la cruelle réalité de l'incommunicabilité et de la crainte de l'engagement, toutes choses qui nourrissent le combat au quotidien avec la conscience. Ouvrage d'une forte densité qui mène tout droit à l'intérieur de soi ■ YVON BELLEMARE

Robert Lalonde

LE VASTE MONDE.
SCÈNES D'ENFANCE
Éditions du Seuil, Paris,
1999, 170 p.

Presque au même moment où paraissait chez Boréal *Le vacarmeur* (voir *Québec français*, 114, p. 5) dans la continuité du *Monde sur le flanc de la truite*, les Éditions du Seuil publiaient un recueil intitulé *Le vaste monde*, dans lequel Robert Lalonde, fidèle à son fervent amour de la nature, fait revivre des « scènes d'enfance » dont il a été à la fois le héros et le témoin. Dix épisodes sont ainsi racontés d'une façon tout à fait savoureuse, dans un style inimitable, riche de mots et d'expressions du terroir québécois (et sans glossaire !). L'ensemble, sensible et sensuel à souhait, fleurit bon l'humus en même temps qu'il nous fait vibrer à l'unisson des émotions du narrateur nommé Vallier, ce nom ne lui étant manifestement accordé que pour camoufler sans raison apparente le caractère autobiographique du propos.

Donc dix épisodes dans la vie d'un jeune garçon aux prises avec ses « niaiseries d'exalté », selon sa mère qui n'y contribue pas peu, faut-il le dire. « Le diable le sait », qui ouvre le recueil, voit



il me semblait que ma vie ne serait qu'une courte journée dans le monde, qu'une rapide excursion : il y avait trop à voir, à respirer, à toucher, à connaître.



ROBERT LALONDE

« le diable » servi à toutes les sauces, surtout quand il évoque « le diable en personne » — allusion au cinquième titre de l'auteur (1989) — et les multiples superstitions qui courent à son sujet. Les nombreuses tentatives du garçon qui voudrait bien voler se terminent par des échecs (« Œil de faucon »), tandis que son ami Jérôme lui enseigne des tours pendables (« Le montreur de tours »). « Les mots magiques » racontent son apprentissage exceptionnel de l'écriture, alors que, avec « La chaloupe dans l'herbe », Vallier se rappelle son éveil à la sexualité, et que « Ruine-babines » évoque d'une manière particulièrement émouvante sa découverte de la musique et du vaste monde. « Tombola » regorge de réflexions sur l'humaine condition aux destins parfois pitoyables. Dans « Nez fourré partout », le narrateur décrit sa manie de renifleur obsédé par des odeurs diverses, suaves ou fétides, qu'il détecte jusqu'à celle d'un mort. Sa mère fait-elle une dépression ? C'est sous la formule innocente « Votre mère reçoit de la visite » qu'est évoqué le drame passager. « La fin du monde », qui clôt le recueil, en résume le sens : « Il me semblait que ma vie ne serait qu'une courte journée dans le monde, qu'une rapide excursion : il y avait trop à voir, à respirer, à toucher, à connaître ». Bref rêveries et désirs, joies et découvertes sont racontés avec une spontanéité, une candeur, une fraîcheur qui donnent un air d'authenticité au témoignage du narrateur. À lire et à relire pour son naturel attachant ■ GILLES DORION

nouvelles

Claire Martin

TOUTE LA VIE

L'instant même, Québec,

1999, 111 p.

Avec *Toute la vie*, Claire Martin met fin à un silence qui durait depuis longtemps. Figure connue dans les années cinquante par son poste de speakerine à Radio-Canada, elle était également un des écrivains importants de cette période, notamment par un recueil de nouvelles (*Avec ou sans amour*), un roman (*Doux-amer*) et ses mémoires (les deux tomes de *Dans un gant de fer*) parus au milieu des années 1960. Retirée de la scène littéraire depuis les années 1970, elle nous revient avec un recueil publié aux éditions L'instant même.

Cet ouvrage se lit selon deux perspectives. Rapaillant notamment des nouvelles seulement publiées dans des périodiques, Claire Martin se replonge dans la prose qui a vu naître *Avec ou sans amour* ; près de la moitié des textes ont été publiés avant sa retraite des années 1970. Le reste est constitué de publications récentes (dans *Les écrits* notamment) et d'inédits. La main de Claire Martin semble être toujours aussi agile, au point que les textes des différentes périodes ne se distinguent que par les référents (différents qu'ils étaient avant 1975 ou très actuels). La seconde dualité du recueil, qui est la plus manifeste et la plus intéressante, est celle de la cohabitation de deux « genres », qui pourraient être désignés comme des nouvelles et des récits (des histoires « vraies »). Des textes de fiction côtoient indistinctement les récits inspirés de faits vécus et les récits à caractère autobiographique ; les premiers montrent d'ailleurs les relations humaines, particulièrement la difficile relation homme-femme (« Le risque d'être dupe », « Un homme », « Une nouvelle chanson »), alors que les seconds montrent l'influence capitale de la littérature sur l'auteur (« Combien j'ai douce souvenance », « La petite fille lit »).



Des textes
de fiction
côtoient
les récits
inspirés de
faits vécus

Recueil varié, qui passe de l'anecdote (« Ceci est une histoire vraie ») aux nouvelles plus classiques (« Toute la vie »), en passant par des textes de mémoire (« Un fleuve »), *Toute la vie* plonge le lecteur dans divers univers, divers souvenirs qui laissent à penser et qui divertissent par le plaisir de la lecture d'une prose simple et bien maîtrisée ■ RENÉ AUDET

**Clément Robillard, Antonio Gravel
et Stéphane Robitaille**LE MÉTAGUIDE : UN OUTIL ET
DES STRATÉGIES POUR APPRENDRE
À APPRENDRE

Beauchemin, Laval,

1998, 96 p.

Dans le courant populaire de « l'apprendre à apprendre », les ouvrages proposant le « comment faire » pour construire efficacement les connaissances sont de plus en plus nombreux. *Le Métaguide* s'inscrit dans ce nouveau courant plaçant l'élève au centre de sa réussite, acteur actif de son apprentissage.

Facile d'utilisation, *Le Métaguide* présente une grande diversité d'habiletés répertoriées par grands thèmes. Ainsi, des sujets aussi diversifiés que l'importance de la motivation, le travail en groupe, le comment faire pour comparer, analyser, organiser des connaissances, bien lire, préparer une rédaction, réaliser une communication orale, etc. sont traités avec rigueur mais aussi avec simplicité, dans une prise en compte constante des nouveaux courants de pensée de l'apprendre à apprendre et des contenus des programmes actuels. Le tout est présenté de manière dynamique, avec de nombreux exemples, des illustrations et des rappels visuels des principales informations.

Mettant à la disposition des élèves, des enseignant(e)s et des parents un répertoire de connaissances, de stratégies, d'habiletés et de méthodes qui visent à faciliter le développement de l'autonomie cognitive, *Le Métaguide* constitue donc, tel que l'ont voulu ses auteurs, un ouvrage de référence pertinent, particulièrement pour les enseignant(e)s. Soucieux de faire ac-

quérir à leurs élèves une bonne méthode de travail, ces derniers trouveront en effet, dans *Le Métaguide*, de précieux renseignements. L'utilisation du guide par les élèves, sans le soutien d'un enseignant(e), pourrait par contre s'avérer fastidieuse : les informations sont nombreuses et chacune des stratégies ou des méthodes à acquérir nécessite de la pratique. Enfin, pour qui croit aux différents styles cognitifs, la description quelque peu statique des différentes méthodes, habiletés ou stratégies pourrait froisser ; le parcours proposé semble en effet souvent unique, les différentes étapes se succédant sans que l'élève ait un pouvoir décisionnel sur sa manière d'acquérir sa propre autonomie cognitive.

La parution d'un tel guide ne peut toutefois que réjouir. Dans un monde dans lequel il faudra s'adapter aux changements et aux connaissances en perpétuelle évolution, on ne peut qu'applaudir au souci de faire acquérir une bonne autonomie intellectuelle et cognitive ■ VIRGINIE MARTEL

Roland Viau

LA MOTIVATION DANS

L'APPRENTISSAGE DU FRANÇAIS

Éditions du renouveau pédagogique
Montréal, 1999.

La motivation à apprendre est un sujet qui suscite habituellement un vif intérêt chez les enseignants, et la plupart de ces derniers cherchent à mieux comprendre les mécanismes qui gouvernent la motivation à apprendre et à en tenir compte dans leurs interventions pédagogiques. Cela s'explique par le fait qu'il est maintenant généralement admis que la réussite à l'école est en grande partie tributaire du niveau de motivation de l'élève, c'est-à-dire de son degré d'engagement et de persévérance dans ses entreprises scolaires. De façon paradoxale cependant, il se publie au Québec peu d'ouvrages qui traitent exclusivement de la motivation à apprendre ; au mieux, la motivation fait-elle l'objet d'un chapitre dans certains ouvrages pédagogiques d'ordre général. Dans ce contexte, la publication d'un livre portant sur la motivation et, qui plus est, de la motivation dans l'apprentissage du français

est en soi un événement qui mérite d'être souligné.

L'auteur de *La motivation dans l'apprentissage du français*, Rolland Viau, est professeur titulaire à la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke. Le titre qu'il nous propose est composé de deux parties. Une première partie fait état d'un cadre de référence afin d'aider les enseignants de français à mieux comprendre les problèmes de motivation éprouvés par certains de leurs élèves dans cette discipline. Une deuxième partie présente des outils et une démarche permettant d'évaluer la dynamique motivationnelle des élèves en classe de français et d'appliquer des moyens visant le maintien et le rehaussement de la motivation des élèves.

Le cadre de référence présenté dans la première partie reprend essentiellement le modèle sociocognitif développé par l'auteur dans un ouvrage précédent, mais en accordant plus d'importance cette fois-ci aux facteurs relatifs à la société, à la vie personnelle de l'élève et à la classe. Par ailleurs, bien que ce modèle de la motivation à apprendre dont il est question soit général, il est situé dans la perspective de l'enseignement du français. Ainsi, après la description de chacun des concepts de la motivation retenus, l'auteur prend le soin d'établir des parallèles avec l'enseignement et l'apprentissage de la langue.

La deuxième partie de l'ouvrage propose une démarche d'intervention en trois étapes : l'analyse de la situation, l'intervention proprement dite et l'évaluation des résultats obtenus. Dans l'étape de l'analyse de la situation, on présente différents outils afin d'aider l'enseignant de français à dresser le profil motivationnel de sa classe et on lui indique comment utiliser ces outils ainsi que leurs avantages et leurs limites. Les interventions décrites par la suite sont essentiellement orientées vers l'amélioration des activités d'apprentissage et d'enseignement reliées à la lecture, à l'écriture et à la communication orale. Ces pistes d'intervention, nombreuses et variées, devraient permettre à l'enseignant d'intégrer dans sa pratique les différents éléments du modèle théorique présenté dans la

première partie du livre. Malheureusement, l'étape de l'évaluation des résultats est peu précisée et on se limite à suggérer à l'enseignant d'utiliser les instruments qui lui auront servi à l'étape de l'analyse de la situation.

Cela dit, *La motivation dans l'apprentissage du français* demeure un ouvrage précieux pour tous les enseignants de français préoccupés par la motivation de leurs élèves et qui désirent intervenir sur cet aspect du processus d'apprentissage. La grande qualité du livre de Viau est de réussir à conjuguer théorie et pratique, et ce, de façon applicable et dans un langage accessible. Sa lecture devrait aider l'enseignant de français à mieux comprendre la dynamique affective et motivationnelle qui anime les élèves qui lui sont confiés et faciliter la prise en compte de ce facteur dans ses activités d'enseignement ■ ROCH CHOUINARD

Roger Mariage

SUBTILITÉS

Chez l'Auteur, Beauport,
1999, 202 p.

L'esprit de finesse vit toujours, témoin le recueil de « Pensées, maximes, proverbes, aphorismes, apophtegmes, jeux de mots et poésies » qui forment la matière de *Subtilités* de Roger Mariage. Précédé d'une « Préface » d'André Gaulin et d'un « Avant-pensées » de l'auteur, l'ouvrage est réparti en 36 sections brèves adoptant tous les registres et terminé par un « Arrière-pensées » et des « Remerciements ». Acuité de l'observation, regard bon enfant, parfois un peu gamin, souvent amusé ou ironique, esprit subtil, tout se conjugue dans cet ensemble qu'il faut lire à doses mesurées en s'arrêtant souvent pour méditer sur telle métaphore... filée, pour approfondir telle sentence parfois apparemment insolite mais lourde de sagesse expérimentale, pour soupeser le sens et la richesse

de telle pensée ou maxime, bref pour en savourer les... subtilités. Pour ma part, je me suis régalé de la justesse d'« Un bouquet de pensées », des « Clins d'œil », des « Dé...finitions » et des « Antonymies », où il excelle. Mais, encore une fois, à lire comme le font les Quakers qui ouvrent la Bible au hasard pour appliquer un passage au moment présent.

Le danger d'un tel recueil réside, bien entendu, dans la somme considérable des pensées qui sollicitent notre intelligence ou notre cœur. Avancer qu'une telle abondance encourt des inégalités, c'est préférer une évidence. Comme chez Pascal, si je puis me permettre. Les propos de l'auteur ne ressemblent-ils pas parfois à des avertissements ou à des analyses de comportement(s), à des réflexions ironiques ou contrariées, de même qu'à des leçons de vie ?

Notons pour finir que Mariage manie la langue avec sûreté et souplesse à la fois et qu'en le lisant, comme le souligne Gaulin, « vous honorez l'auteur par un amour commun — et pourtant singulier — du langage ». Il n'est pas inutile de souligner aussi les vignettes aux dessins variés et appropriés aux propos qui ornent en les séparant chacune des pensées de l'auteur ■ GILLES DORION



ROGER MARIAGE



À lire comme le font les Quakers qui ouvrent la Bible au hasard pour appliquer un passage au moment présent.

le chou
soudain
vous dit
bonjour



GILLES CYR

poésie

Gilles Cyr

POURQUOI ÇA GONDOLE
L'Hexagone, Montréal,
1999, 73 p.

Gilles Cyr nous a habitués à une économie de mots et à une telle souplesse dans la publication de ses recueils que chaque nouveau titre nous surprend toujours. *Pourquoi ça gondole* ne fait pas exception à la règle, sauf que cette fois-ci le contenu même du recueil marque une différence fort appréciable par rapport à ce qu'il avait fait paraître précédemment. Les poèmes de chacune des quatre parties d'inégales longueurs comptent entre huit et seize vers brefs regroupés en distiques et prennent la réalité sous l'angle furtif du rapport éloigné entre les choses, les événements et les individus. Cela donne des poèmes dont chaque doublet devient distique et acquiert son autonomie tout en maintenant une relation plus ou moins circonstanciée avec le distique suivant et ceux qui viennent après : « La camionnette/ bourrée de branches// la fourche qui dépasse/ ai-je pris une pomme ?// oui et je vais/ plus loin que les jardins// le chou soudain vous dit bonjour// qu'on aperçoit/ en contrebas// je note encore/ que les poules bondissent// quand je sors par l'allée ». Cyr, en bon poète, questionne le monde, la fonction de l'univers ou, plus simplement, il célèbre la nature pour ce qu'elle est. *Pourquoi ça gondole* peut ainsi s'entendre comme le questionnement incessant de celui qui s'étonne que la terre ne soit pas plate, mais plutôt ceux qui l'habitent ■ ROGER CHAMBERLAND

Hans Magnus Enzensberger

FEUILLETAGE
NRF/Gallimard, Paris,
1998, 212 p.
Collection - L'Infini -

H. M. Enzensberger est un intellectuel respecté en Allemagne ; poète et essayiste, il n'est pas toujours très

actuel dans sa manière de penser, mais toujours ses propos sont d'actualité. *Feilletage* rassemble quatorze textes parus ici et là, ou écrits à l'occasion d'événements spéciaux comme la remise d'un prix ou d'une décoration. Enzensberger se fait le pourfendeur de la postmodernité, de l'improductivité culturelle, de la mode, du luxe, de la droite, etc. On est ici à gauche, faut-il le préciser, et tant qu'il y aura ces disparités socio-économiques rien ne sera réglé. Bien sûr le nerf de la guerre



dans la culture, c'est bien souvent l'argent, mais cet argent, c'est l'État qui le distribue et ce qui l'intéresse, ce n'est pas tant d'en faire un emploi juste que de le placer aux endroits stratégiques où il rapportera du capital symbolique, pour reprendre Bourdieu. L'auteur de *Feilletage* règle ses comptes en douce, mais la révolution culturelle qu'il souhaite tant reste à faire. Mais qui s'intéresse à cette révolution de nos jours puisque chacun est devenu un engrenage de cette machine folle de l'industrie culturelle qu'alimente le mécénat d'État ? Il est utile de se le faire rappeler à l'occasion ■ ROGER CHAMBERLAND

Claire Rochon

LA VILLE BLEUE
Éditions du Noroît, Saint-Hippolyte,
1999, 67 p.
Collection - Collection Initiale -

C'est dans la collection Initiale que les Éditions du Noroît ont choisi de publier *La ville bleue*, le deuxième recueil de Claire Rochon. Ce deuxième titre paraît dix-sept ans après le premier et, visiblement, il porte la marque d'une

maturité qui faisait tant défaut au premier.

Dès le poème liminaire, le ton est donné : « Il fallait en venir à cette histoire. Traverser ce torrent qui porte à jamais et fièrement ton nom. Oublier le lieu, le point de l'horizon où je me cogne. Prendre la voix qui déraisonne ». Cette « ville bleue », c'est le cycle d'un amour lesbien qui se noue et se dénoue au fil des lieux et du temps et dont les mots deviennent les vestiges. Le souvenir des corps, des regards et des gestes emprunte les voies du poème et trouve des accents lyriques qui participent de cette visite introspective. À la différence de plusieurs autres recueils qui traitent du même thème, celui de l'amour perdu, Rochon a su éviter l'opération cathartique du langage ; tout est ici entièrement assumé et se présente comme une « histoire » qui aurait eu un début, un milieu et une fin ■ ROGER CHAMBERLAND



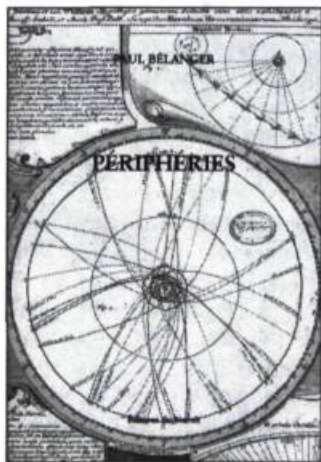
Sylvain Robert

UN ALLER SIMPLE VERS L'OUBLI
Le Loup de Gouttière, Québec,
1998, 102 p.

Sylvain Robert, professeur de littérature au Cégep du Vieux-Montréal, publie son premier ouvrage, *Un aller simple vers l'oubli*. Pierre, le personnage principal qui raconte à la première personne, est un peintre hanté par l'oubli : « Le Monstre me grignote, je Le sens. Hier, je ne retrouvais plus les lettres de Jade. Aujourd'hui, j'ai cherché mes clés. Demain, que m'arrivera-t-il ? Parfois, j'oublie même ce que je cherche ». Dans ce court récit poétique s'entrecroisent le passé de Pierre, dont les souvenirs sont encombrés par l'image du père, et un présent où sa sœur Loulou et l'amour qu'il voue à Jade lui permettent de dresser un portrait de la vie, des lieux, des choses et des objets de son enfance qui, désormais, ne cessent de le menacer et de l'agresser. Son existence peu banale semble remplie d'amour et de passions, mais aussi parsemée d'écueils et visitée par la mort.

Tout au long du récit, on sent chez le narrateur la conscience d'un destin tragique, d'une fatalité. Rien ni personne ne peut la contourner.

Un aller simple vers l'oubli est un récit attachant, qui pose un regard lucide et implacable sur une existence dont on se doute bien qu'elle a été auparavant faite de bonheur ■ LYNE FELTEAU



Paul Bélanger

PÉRIPHÉRIES

Éditions du Noroît, Saint-Hippolyte, 1999, 123 p.

Le cinquième recueil de Paul Bélanger reprend des thèmes, des images et des leitmotivs qui nous sont familiers. *Périphéries* explore les lieux, réels ou fictifs, peu importe, qui ont marqué le poète et porteurs qui d'un souvenir, qui d'une sensation, qui d'un sentiment, qui d'une expérience singulière. À la différence de plusieurs livres publiés au Noroît, nous sommes ici en présence d'un recueil de poésies, entendu comme la mise en forme d'un ensemble de poèmes qui ne sont pas nécessairement traversés par une thématique commune, mais qui ont la caractéristique de traduire un certain état d'âme.

La majorité des poèmes de *Périphéries* s'organisent autour d'un endroit et cherchent à en rendre l'esprit, la sensibilité, voire l'impression qu'il a pu laisser sur le poète, que ce soit dans l'enfance, en phases amoureuses ou en tourisme : « Je veux du plus loin saisir l'ancêtre/visage des heures, la voix tonique/ du malécite qui dénoue les nœuds de l'air.// Je ne veux pas me quitter pour me perdre/ je veux, entité nouvelle, franchir les cols/ et laisser quelques dates sur les totems/ du paysage ». On aurait aimé parfois un peu plus de retenue dans la surenchère métaphorique. Néanmoins le recueil nous fait participer à un parcours poétique où les paysages sont des fenêtres ouvertes sur le langage ■ ROGER CHAMBERLAND

Jacques Ferron

LA CONFÉRENCE INACHEVÉE.

LE PAS DE GAMELIN ET AUTRES RÉCITS
Édition préparée par Pierre Cantin
et Marcel Olscamp.

Préface de Pierre Vadeboncoeur et
postface de Ginette Michaud,
Lanctôt éditeur, Outremont,
1998, 302 p.

Coll. « Petite collection Lanctôt »

Jacques Ferron

LAISSE COURIR TA PLUME.

LETTRES À SES SŒURS 1933-1945

Édition préparée par
Marcel Olscamp.

Présentation de Lucie Joubert,
Lanctôt éditeur, Outremont,
1998, 127 p.

Coll. « Cahiers Jacques-Ferron »

Décédé en 1985, l'écrivain Jacques Ferron a laissé une œuvre imposante (*L'amélanchier*, *Contes*, *Le ciel de Québec*, etc.) qui fait l'objet d'un travail critique et d'édition soutenu depuis quelques années. Les deux ouvrages présentés ici illustrent chacun un volet différent de la mise en valeur de l'œuvre ferronienne : la réédition, dans le cas de *La conférence inachevée*, et la publication de documents inédits, avec *Laisse courir ta plume*. Publié pour la première fois en 1987, *La conférence inachevée* est un ouvrage posthume, issu d'un manuscrit auquel travaillait Ferron au moment de sa mort. Il s'agit donc de la dernière pièce de l'œuvre ferronienne que Lanctôt éditeur reprend en lui ajoutant un appareil critique plus

développé. La collection « Cahiers de Jacques-Ferron » est vouée quant à elle à la publication de documents, tirés du Fonds Jacques-Ferron de la Bibliothèque nationale du Québec, jugés utiles pour « approfondir la connaissance du corpus ferronien » (texte du rabat du plat inférieur). Ces textes, ici des lettres, ne font donc pas partie de l'œuvre littéraire proprement dite, mais de papiers susceptibles de participer à la compréhension de l'œuvre « officielle ».

Ces deux livres sont d'abord intéressants en ce qu'ils touchent aux extrémités d'un parcours : le début, avec les lettres de Ferron encore étudiant envoyées à ses sœurs, et la fin, avec le dernier recueil de récits préparé par l'écrivain avant sa mort. Le contraste entre ces deux extrémités est très net. L'écrivain confirmé du dernier livre ne peut que révéler la naïveté et la maladresse de celui qui, très jeune encore, s'initie à l'écriture. En effet, quand s'amorce cette correspondance, Ferron n'a que douze ans ! La question se pose alors de l'intérêt de publier de telles lettres. La réponse se trouve dans la présentation qu'en fait Lucie Joubert, professeure au Département d'études françaises de l'université Queen's, qui dégage fort bien certaines étapes mais aussi certaines tensions de l'apprentissage stylistique de Ferron manifestes dans ce parcours épistolaire : « discours de l'étudiant désireux de mettre en pratique une rhétorique laborieusement acquise, discours de l'écrivain qui peu à peu asservit cette rhétorique à une fiction toujours prompte à s'insinuer dans la lettre ; discours du grand frère qui néglige la rhétorique au profit d'une écriture davantage marquée par la pédagogie et le souci, légitime mais quelquefois teinté de condescendance, d'ouvrir des horizons à ses cadettes, Madeleine surtout ». Ces différents moments et visages du jeune Ferron, Joubert les aborde toujours par le biais de l'écriture. C'est bel et bien cet apprentissage qu'elle désire déga-ger. La lecture proposée, toute en finesse, donne à cette correspondance parcellaire (il manque les réponses des sœurs qui n'ont pas été conservées ; la période 1941-1945, celle des études de médecine, ne comporte que cinq lettres, etc.) une véritable perspective. Du



JACQUES FERRON

Une œuvre
de synthèse
traversée
autant par
la fiction
que par
l'autobio-
graphie,
la fantaisie
du conteur
que le
désarroi du
médecin

coup, le lecteur fêru de l'œuvre ferronienne y trouve non seulement l'émotion de découvrir une facette plus intime d'un Ferron tout jeune homme, mais aussi un parcours de formation stylistique.

La conférence inachevée jette peut-être un éclairage plus sombre sur un parcours rendu cette fois à son terme. Constitué de seize récits, dont le premier intitulé « Le pas de Gamelin » couvre le tiers de l'ouvrage, *La conférence inachevée* s'offre comme une œuvre de synthèse traversée autant par la fiction que par l'autobiographie, la fantaisie du conteur que le désarroi du médecin. Le thème de la folie y trouve une valeur structurante et une visibilité beaucoup plus forte que dans la production antérieure. Déjà précédée dans la première édition d'une préface signée par l'écrivain Pierre Vadeboncoeur, cette réédition des récits ajoute en postface une étude de Ginette Michaud, professeure au Département d'études françaises de l'Université de Montréal. Substantielle, cette étude offre une présentation solide du livre mais aussi de l'œuvre de Ferron, dans la mesure où le dernier recueil « est aussi l'œuvre du retour, de tous les retours : sur soi, sur le pays, sur l'enfance, sur l'écriture, tour à tour quittés par le sujet qui se sépare définitivement de chacune de ces images qui lui étaient si chères pour s'éloigner, en se voyant lui-même de dos disparaître au fil de l'horizon ». Invitée en cela par les autres titres qui figuraient sur la première page du manuscrit (où, en plus de « La conférence inachevée » et « Le pas de Gamelin », étaient inscrits « Contes d'adieu » et « Sornettes et contes du pays perdu »), Michaud interroge ces derniers textes et ce que le conte y serait devenu. En plus d'une mise en rapport avec le premier livre de contes de Ferron, *Contes du pays incertain*, elle propose aussi différentes relations pouvant être établies entre la première partie du recueil, « Le pas de Gamelin », où Ferron puise à sa pratique médicale en milieu asilaire, et les autres récits qui la suivent où s'entremêlent des contes aux thèmes, lieux et tons très divers. En effet, pour être considérée comme « une œuvre majeure de l'écrivain », « ne serait-ce qu'à cause de sa position fi-

nale », *La conférence inachevée* reste un livre déroutant par sa composition et la cohabitation de l'autobiographie et de la fiction qu'il propose. L'appareil critique est ainsi bienvenu qui, en plus de l'étude soignée et intelligente de Michaud, présente, regroupées à la fin, un ensemble de notes et de notices introduisant chaque récit (sauf « Dames muettes » vraisemblablement inédit) préparés par Pierre Cantin et Marcel Olscamp. On leur doit également un choix d'extraits de critiques consacrées à *La conférence inachevée*, de même qu'une bibliographie des études qui lui ont été en partie ou totalement consacrées.

Ces deux ouvrages témoignent du souci de mettre en valeur l'œuvre de Ferron par un travail d'édition de qualité. Si les lettres à ses sœurs risquent d'intéresser d'abord les amateurs de l'écrivain, *La conférence inachevée* peut tout aussi bien introduire à l'œuvre de Ferron ceux qui souhaiteraient s'y initier, qu'elle s'impose à ceux qui connaissent et apprécient déjà l'œuvre monumentale de Ferron

■ ANDRÉE MERCIER

LES ÉCRITS

avril 1999, 95, 219 p.

Sous une maquette revue et allégée, le dernier numéro de la revue *Les écrits*, en plus de présenter essai, fictions et poésie, publie les actes de la 26^e Rencontre québécoise internationale des écrivains qui a eu lieu au mois d'avril 1998. Cette rencontre, portant sur le thème « Écriture, identités et cultures », regroupait une dizaine d'écrivains étrangers et une vingtaine d'auteurs québécois ; onze textes ont été retenus ici. Entreprise collective visant à questionner le rôle actuel de l'écrivain et à repenser la relation du je au nous, cet ensemble de textes propose autant de variations subjectives sur un même thème, exploitant ici l'identité en mouvement

(Naïm Kattan, Édouard Glissant, Émile Ollivier), là la problématique linguistique (Gail Scott) ou politique (André Brochu), et entrecroisant les différents sujets dans des contributions empruntant au témoignage (Nicole Brossard).

Cette seconde partie du numéro est précédée de huit contributions, d'une variété fidèle à la tradition et aux visées de la revue. André Brochu ouvre avec un hommage à André Langevin, dans la foulée de l'attribution du prix David en 1998. Retour sur son parcours, sur ses œuvres, ce texte montre que la valeur ne tient pas tant à une quantification de la production d'un écrivain qu'au sens que les œuvres prennent à travers les âges. À des contributions poétiques (Herménigilde Chiasson et un « Répertoire » de poèmes de cinq vers) et « intimistes » (Monique Bosco dans une réflexion au je sur la retraite) s'ajoutent des textes de fiction : Yves Beauchemin et le premier chapitre d'un roman relatant l'histoire d'un homme voulant faire le bien ; Aude et une nouvelle centrée sur les problèmes de communication ; Claire Martin et une courte nouvelle efficace mais ambiguë (qui se retrouve dans le récent recueil *Toute la vie*) ; Anne Lagardère et un ennuyeux extrait d'un roman en préparation, où la mémoire des lieux envahit la narration au point de l'étouffer. Une longue contribution de Roland Bourneuf, un récit de voyage, recrée avec une efficacité étonnante l'atmosphère des lieux parcourus, de Hong Kong au Tibet en passant par la Chine. Variété de nature des textes, mais malheureusement d'intérêt varié aussi ■ RENÉ AUDET



Danielle Dubé et Yvon Paré

UN ÉTÉ EN PROVENCE

RÉCITS DE VOYAGE

XYZ éditeur, Montréal,

1999, 290[6] p.

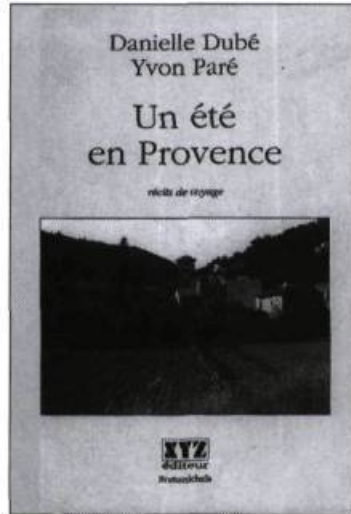
Collection « Romanichels »

Les récits de voyage, si nombreux au XIX^e et au début du XX^e siècle, sont devenus plutôt rares à la veille du III^e millénaire. Aussi faut-il se réjouir de la parution de *Un été en Provence* du couple Danielle Dubé-Yvon Paré, sous-titré *Récits de voyage*. Sorte de journal à quatre mains, sans toutefois les dates, l'une des caractéristiques du journal intime, le texte renferme les mêmes impressions et commentaires sur ce que les touristes ont vu et rencontré, sur ce qu'ils ont retenu aussi des événements qu'ils ont vécus et des gens qu'ils ont croisés, au cours de cet été passé en Provence en 1994. Les textes en caractère romain sont de Danielle, ceux en italique sont de son compagnon Yvon. Il arrive souvent que les deux auteurs, qui en sont à leur première expérience du genre, s'attardent à un même événement qu'ils perçoivent toutefois différemment, selon un autre point de vue. Les deux auteurs ont habité une vieille maison aux volets bleus d'un petit village, Castellet d'Oraison, sur les bords de la Durance, non loin de Manosque et de Digne-les-Bains. Ils livrent leurs réflexions sur les paysages et les gens des environs (Puimichel, Les Mées et ses célèbres rochers, Entrevennes, Château-Arnoux, plus au nord, puis Sisteron, la ville fortifiée). Yvon est sensible aux gens, aux menus gastronomiques, aux vins capiteux de la région du Lubéron. Danielle, elle, s'attarde souvent à décrire les maisons, les venelles des villages visités, les fleurs, les odeurs et les parfums. Les deux sont sensibles à la beauté et savent décrire les merveilles qu'ils découvrent avec leurs yeux de nordiques.

Les deux voyageurs sont accompagnés d'un couple d'amis, Gina et Pierre, l'écrivain Pierre Gobeil, lui aussi originaire du Saguenay, et aussi, comme le couple Dubé-Paré, écrivain en train de peaufiner un journal rédigé lors d'un récent voyage au Viêt-nam et publié depuis sous le titre *Cent jours sur le Mékong* (L'Hexagone, 1995). S'il est vrai que les

voyages aident à mieux connaître un ami, les deux auteurs doivent en être convaincus : Pierre se montre souvent peu affable, irascible, intransigent, mettant même en péril le voyage, après un mois.

Un été en Provence, qui n'est pas sans rappeler *Une année en Provence* de Peter Mayle, se lit comme un roman. Les deux auteurs ont du métier et se montrent attentifs aux Provençaux qu'ils apprennent à aimer, sans ironie ni mesquine-



rie, et se plaisent à évoquer sans flatterie, mais avec une sensibilité de tous les instants, les odeurs et les parfums de thym et de lavande, la lumière du soleil et les charmes des paysages idylliques. On y trouve aussi des réflexions sur l'acte d'écriture, sur la littérature québécoise et ses problèmes de diffusion à l'étranger. À lire à petites doses et à découvrir avant un voyage dans ce coin de pays accidenté mais charmant et chantant ■ AURÉLIEN BOIVIN

Russell Banks

POURFENDEUR DE NUAGES

Actes Sud/Leméac,

Arles/Montréal,

1999, 772 p.

On connaissait Russell Banks grâce à *Continent à la dérive*, *Sous le règne de Bone* ou *De beaux lendemains*, ce dernier mis en film par Atom Egoyan ; des romans qui se situent au cœur d'une Amérique moderne et déchirée par les problèmes liés à l'immigration, les disparités socio-économiques, mais aussi

l'hypocrisie et le mensonge. *Pourfendeur de nuages*, son récent roman, nous plonge dans l'Amérique du XIX^e siècle, du début de la colonisation, de l'esclavage et sa contrepartie : le mouvement abolitionniste. Tenez-vous bien, car Banks nous mène pendant près de huit cents pages sur les traces de John Brown, le célèbre abolitionniste sur lequel on a déjà beaucoup écrit non sans l'avoir autant décrié que louangé.

Le roman est en fait une longue lettre écrite par Owen Brown, le troisième fils de John, et adressée à l'assistante du docteur Villard qui mène des recherches pour écrire la biographie de l'abolitionniste. Le romancier ne s'en cache pas pour préciser que, malgré ses propres recherches sur John Brown, son livre est une œuvre de fiction et ne prétend nullement faire le point sur la vie controversée de celui qui a contribué à abolir l'esclavage aux États-Unis. Nous pouvons suivre Brown à travers ses multiples déménagements, ses échecs financiers, son puritanisme, sa rigueur intellectuelle et morale, son endurance physique, etc. D'un certain côté, il porte les caractéristiques du héros, mais de l'autre il se montre sous le jour d'un personnage détestable, autoritaire et intraitable. Le point de vue du narrateur est évidemment celui du fils qui, comme on le constate, est tirailé dans une relation d'amour-haine envers son père même après toutes ces années où il a appris à décanter le sens des événements sans pour autant choisir un camp ou l'autre.

Tout l'art du romancier tient dans cette manière de faire raconter par le fils exclusivement, de sorte que le lecteur, pas plus qu'Owen Brown, ne peut trancher et faire de John Brown un véritable héros. Si le livre a ses longueurs parfois, il possède aussi la rare qualité de savoir raconter sans jamais ennuyer, mais surtout d'avoir un réel souci historique jusque dans les détails les plus sordides. Un livre qui se lit rapidement même s'il faut y mettre le temps ■ ROGER CHAMBERLAND



DANIELLE DUBÉ



YVON PARÉ

récits de voyage



roman

Tahar Ben Jelloun

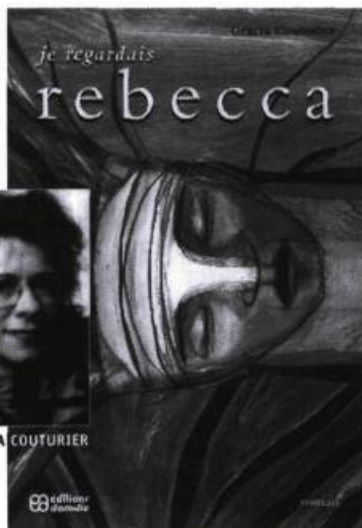
L'AUBERGE DES PAUVRES
Seuil, Paris, 1999, 295 p.

« C'est l'histoire d'un homme contrarié ». Ainsi débute, de façon très prometteuse, le nouveau roman de Tahar Ben Jelloun, qui raconte le séjour à Naples d'un professeur d'université marocain, dans la cinquantaine, lauréat d'un concours pour apprenti écrivain organisé par la ville italienne.

Pour le protagoniste, partir à l'étranger signifie tout quitter, enfin, sa femme comme sa petite vie faite de compromis, une action maintes fois projetée mais jamais réalisée. C'est aussi partir à la recherche d'Iza, la correspondante napolitaine avec laquelle il entretient une relation platonique depuis quelques années. Une fois sur place, il reçoit un téléphone anonyme lui intimant de se rendre à l'Albergo dei Poveri, un édifice désaffecté dans les caves duquel il rencontre une vieille femme repoussante vivant au milieu des rats, qui se dit « la gardienne des histoires des autres », et qui lui raconte son histoire et celles des autres habitants de l'Auberge. D'abord méfiant, le narrateur se prend finalement au jeu, fasciné par cette femme extraordinaire ; il s'installe à l'Auberge, s'attache aux individus étranges qui l'entourent — un pianiste de génie rendu fou par l'amour, un jeune Africain un peu attardé —, oubliant presque de rechercher Iza. Au fil des mois, il apprendra avec eux à ne plus se contenter d'inventer sa vie, mais à vivre réellement, avec des êtres de chair.

On le voit, la trame narrative de *L'Auberge des pauvres* repose sur des événements vraisemblables : un coup de fil venu de nulle part, une vieille femme presque irréelle. Au début, le contraste entre ces éléments et le contexte réaliste dans lequel ils interviennent rebute un peu, et fait désespérer le lecteur

d'entrer jamais dans l'histoire. Insidieusement toutefois, on se prend aux anecdotes que raconte la vieille. On s'attache à la folie des personnages et à leurs aventures à la fois insensées et magiques. Et si on regrette que Ben Jelloun n'ait pas davantage tenté d'innover sur le plan narratif ou dans l'écriture (en comparaison à *Moha le fou*, *Moha le sage*, par exemple), *L'Auberge des pauvres* est néanmoins un roman agréable à lire, ingénieux et sensible ■ VIRGINIE ROMPRÉ



Gracia Couturier

JE REGARDAIS REBECCA
Éditions d'Acadie, Moncton,
1999, 284 p.

Louise, une esthéticienne, est témoin d'un accident dans lequel une jeune femme est heurtée par une voiture. Sans famille, la blessée, dans le coma, n'a personne pour veiller sur elle. Le policier chargé de l'affaire demande au témoin d'aller voir la jeune femme à l'hôpital. Louise lui donne le nom de Rebecca et s'intéresse tellement à sa protégée qu'elle en fait désormais le centre de son univers. Une enquête et un procès s'ouvrent pour connaître la vérité, qui échappe sans cesse aux personnages.

L'histoire met du temps à démarrer et le rythme lent du roman cadre mal avec le style du roman policier. Ce qui retient l'attention, mais qui est aussi susceptible de décourager certains lecteurs, c'est le jeu de l'auteure sur les

conventions narratives. Le récit réaliste, en apparence, se transforme au fil de l'histoire en véritable jeu narratif. Les personnages s'usurpent l'un l'autre le rôle de narrateur, ce qui devient un des arguments pour le procès : qui a vraiment le droit de raconter ? Les souvenirs de Rebecca se mêlent aussi à des extraits de son journal intime et à une pièce de théâtre qu'elle a écrite. Louise et son mari tentent en vain de démêler la réalité du théâtre. Du début à la fin, le lecteur est déstabilisé devant les extraits de poème, de théâtre, de livre médical, de journal intime mêlés les uns aux autres. Plus la lecture avance, moins les certitudes subsistent. La force du roman est la capacité de l'auteure à sortir radicalement des normes tout en maintenant l'intérêt. Roman d'une lecture difficile, *Je regardais Rebecca* oblige constamment le lecteur à travailler pour comprendre ■ GENEVIÈVE JACQUES

Dominique Blondeau

ÉCLATS DE FEMMES
Éditions de la Pleine Lune,
Lachine, 1999, 152 p.

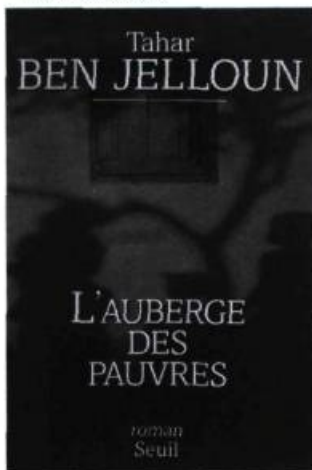
Quatorzième ouvrage de Dominique Blondeau, *Éclats de femmes* est un roman qui possède un attrait certain. La narration au « je » et le thème de l'isolement contribuent à l'installation d'une atmosphère trouble dans laquelle les émotions camouflées du narrateur sollicitent le lecteur. Sous la forme d'un journal intime s'échelonnant du 3 avril au 8 août, Sébastien Bastien, en cherchant à combler sa solitude, rédige ses mémoires. Il réfléchit sur la vacuité de son existence, avoue ses doutes, ses hésitations en s'interrogeant sur le temps et certains événements, dont le décès de deux femmes : sa maîtresse, Érica, et sa confidente, Noémie. Les a-t-il réellement aimées ? Entre le passé et le présent, Sébastien hésite et sombre tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre. Il cherche une nouvelle direction. Son passé contamine le présent et annihile presque le futur. Est-il seulement capable d'amour ?

Des mots qui font mal, des questions non résolues, des nuages tenaces peuplent le roman de Blondeau.

roman



TAHAR BEN JELLOUN

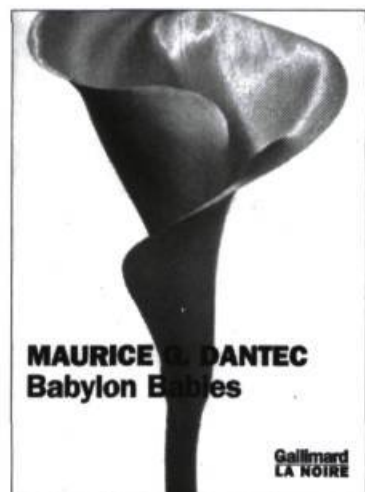


Fait d'êtres de chair et de douleur, de rêves et de souvenirs, ce récit est percutant, d'une lucidité par moments glaciale, tant la réalité y est décrite sans les artifices que l'on s'invente souvent pour se protéger. Ici ou ailleurs, la mort n'efface rien, mais fait plutôt réfléchir. Ce roman captive par la justesse du ton et la profondeur qui s'en dégage ■ LYNE FELTEAU

Maurice G. Dantec

BABYLON BABIES
Gallimard, Paris,
1999, 552 p.

Résumer l'histoire de *Babylon Babies* relève presque de l'impossible, tant ses ramifications sont multiples et ses personnages nombreux. Un membre de la mafia russe est chargé d'organiser le transport vers Montréal d'une certaine Marie Zorn. Elle-même transporte un « colis » dont on ignore tout pendant longtemps, mais qui revêt une importance manifeste pour diverses personnes plus ou moins bien intentionnées, selon le cas, notamment pour les membres du 10 Ontario Cyborg Society, ainsi que pour deux sectes concurrentes et leurs armées respectives : les Hells Angels et les Rock Machines. Toorop, un mercenaire passionné de Sun Tzu qui a traversé toutes les guerres ayant déchiré le globe depuis le conflit yougoslave, est engagé pour prendre en charge ladite Marie Zorn, une mission qui le mènera à collaborer à rien de moins qu'au renouveau de l'humanité...



Ces quelques lignes ne donnent évidemment qu'un aperçu de ce récit se déroulant simultanément en Russie, en Chine, au Québec, où sont basés les principaux acteurs du vaste complot auquel Toorop se trouve mêlé sans trop l'avoir voulu. Cela dit, la densité n'est pas un défaut. On prend en effet beaucoup de plaisir à voir les pistes tracées ici et là trouver petit à petit leur lien. Et puis Dantec jubile manifestement à multiplier les lieux et à lancer ses personnages dans toutes les directions. On ne peut que s'y laisser prendre, d'autant plus que l'univers élaboré ici est non seulement cohérent, mais noir à souhait, ironique, et peuplé de personnages tous plus disjoints les uns que les autres. Bref, le lecteur s'amuse certainement autant que l'auteur, et le lecteur québécois davantage à cette description de sa province libre (nous sommes en 2013). De toute évidence, Maurice G. Dantec, nouvellement émigré à Montréal, a trouvé dans son « pays » d'adoption une source d'inspiration profitable.

Babylon Babies apporte par ailleurs son lot de réflexions sur l'homme et l'avenir technologique et génétique qu'il se prépare. En ce sens, le roman est d'autant plus efficace qu'il compose à partir d'avancées scientifiques récentes (le clonage, l'intelligence artificielle), qui lui confèrent une vraisemblance donnant souvent froid dans le dos. À lire, donc, pour s'amuser, mais peut-être aussi pour songer un peu à ce qui nous attend... ■ VIRGINIE ROMPRÉ

Simone Bussières

LA PYRAMIDE DES MORTS
Septentrion, Sillery,
1999, 154 p.

En 1951, Simone Bussières publiait son premier roman *L'héritier*. Elle a attendu plus de quarante ans pour faire paraître sa seconde œuvre. Ce nouveau roman prend la forme de mémoires écrites par le personnage de Judith Boucher. Atteinte d'un cancer à 80 ans, elle veut « réanimer des êtres » morts, avant d'aller définitivement les rejoindre. Elle raconte des événements survenus à des personnes de son entourage. La narratrice insère de mul-

tiples extraits de son journal intime afin de montrer comment elle se sentait à la suite de chaque drame. L'ultime but de Judith Boucher devient sa confession du dernier chapitre à propos de la mort de son mari.

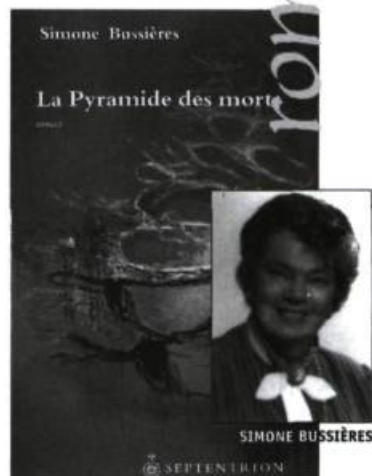
Tout au long du roman, la mort est racontée à travers le suicide, l'assassinat, la maladie et l'accident. L'auteure établit des liens intéressants entre les personnages et l'évolution des mœurs dans la société québécoise entre 1920 et 1992. Le récit ne réserve aucune surprise, la fin de chaque chapitre étant prévisible. L'auteure incite plutôt le lecteur à réfléchir sur le phénomène de la mort et sur ses répercussions pour ceux qui restent après le drame.

Cependant, quelques commentaires moralisateurs sur des événements réels, comme la guerre au Rwanda, alourdissent le texte. À lire pour le plaisir, car ce roman sort un peu de l'ordinaire ■ GENEVIÈVE JACQUES

Guy Demers

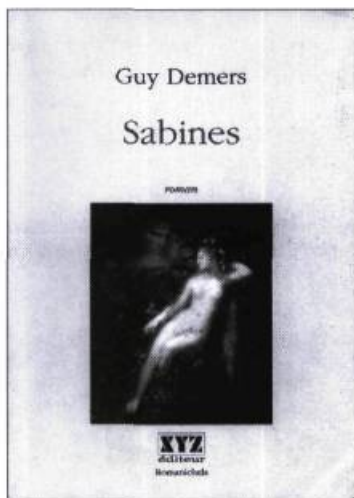
SABINES
XYZ, Montréal,
1999, 216 p.
Collection - Romanichels -

L'auteur utilise l'histoire des Sabines, enlevées pour peupler Rome, comme point de départ de son roman. Le récit se divise en deux histoires parallèles. D'un côté, se trouve Monet Martin, Québécois et fils d'un peintre cubiste. Sa laideur le rend invisible aux yeux de tous. L'homme a cependant le don de libérer son âme de son corps lorsque des gens croient en lui. Il devient prêtre, mais abandonne quand les gens désertent l'église, ayant cessé de croire. Monet s'isole de la société, persuadé que personne ne voudra jamais de lui. Dérangé dans ses habitudes, il veut conduire un nouveau client de son restaurant favori au suicide. Sans le vouloir, il devient l'initiateur d'une secte et retrouve son don de dédoublement.



Sa laideur
le rend
invisible
aux yeux
de tous.

Lorsqu'elle ovule, elle provoque des cataclysmes à la grandeur de la planète



De l'autre côté du monde, en Iran, Sabine mère meurt en donnant naissance à Sabine. Celle-ci grandit au milieu d'un village vers lequel viennent toutes les femmes des alentours. L'enfant a le pouvoir de rendre les femmes libres et heureuses. Le rayon d'action des vertus de Sabine augmente avec sa croissance. Lorsqu'elle ovule, elle provoque des cataclysmes à la grandeur de la planète. Tout le mal fait aux Sabines, depuis la première violée pour peupler Rome, resurgit à chaque mois en Sabine. Le seul moyen de cesser le cycle et de redonner aux femmes la liberté est de devenir enceinte. Elle rencontrera Monet Martin, le seul qui pouvait la féconder.

Le récit original remonte les siècles pendant lesquels les femmes ont été opprimées tout en y mêlant les effets de la religion catholique et musulmane. Roman d'espoir, *Sabines* allie le réalisme au merveilleux pour expliquer des situations politiques et historiques de façon symbolique. Une fois commencé, il est impossible d'abandonner le roman avant la fin de la lecture ■ GENEVIÈVE JACQUES



GUY DEMERS

Marie Darrieussecq

LE MAL DE MER
P.O.L., Paris,
1999, 126 p.

Après *Truismes* (1996), un premier roman amusant qui racontait les aventures d'une femme se transformant progressivement en truie, Marie Darrieussecq s'était lancée, avec *Nais-*

sance des fantômes (1998), dans une écriture beaucoup plus contemplative qui se concentrait sur la vie intérieure de ses personnages.

Le mal de mer reprend ce parti pris narratif en poussant encore, si c'est possible, le minimalisme du récit. Pour une raison qui n'est pas explicitée, une femme s'enfuit avec sa fillette après avoir vidé au préalable le compte de banque conjugal. Le roman raconte ce départ et le séjour des fugitives dans une station balnéaire basque, en nous donnant simultanément accès aux pensées du détective privé chargé par le mari bafoué de les retrouver et de ramener l'enfant, aux réflexions désemparées de la grand-mère, la dernière à les avoir vues, ainsi qu'à celles des personnages que la mère et la fille côtoient pendant leur fuite, jusqu'à ce que le piège se referme sur cette femme qui a voulu refaire sa vie.

En réalité, *Le mal de mer* ne raconte pas grand-chose, sinon une histoire de regards et de sensations. Le roman rend compte avec beaucoup de finesse des mouvements intérieurs des personnages ; les passages qui ouvrent sur les pensées de la gamine et son incompréhension des événements, entre autres, sont peints avec une grande justesse et beaucoup de sensibilité. Ajoutons qu'en limitant la narration aux points de vue internes Marie Darrieussecq parvient à créer une impression d'étouffement qui atteint le lecteur, le plaçant presque dans la peau de cette femme qui doit se cacher et qui, par conséquent, ne peut jouir de la liberté qu'elle a recherchée. Cependant, l'incapacité des autres personnages à décoder ses gestes et ses états d'âme comme s'ils n'arrivaient pas à passer la barrière du corps, à deviner la moindre pensée, agace parce qu'elle est invraisemblable : il y a des limites à ne pouvoir lire les gens. À trop jouer sur l'impenétrabilité de sa protagoniste, Marie Darrieussecq finit par nous la rendre indifférente. Malgré toutes les qualités de l'écriture et l'habileté narrative de la romancière, il y a donc fort à craindre que le lecteur, davantage séduit par les abondantes évocations de la mer que par le drame auquel on tente de l'intéresser, n'abandonne sa lecture pour aller prendre un bain de soleil... ■ VIRGINIE ROMPRÉ

Diane-Monique Daviau

MA MÈRE ET GAINSBORG
L'instant même, Québec,
1999, 184 p.

L'unique sujet de *Ma mère et Gainsbourg* de Diane-Monique Daviau est l'évocation de la mère, inspiratrice, source vive et, en quelque sorte, destinataire posthume de l'ouvrage. Ce texte a pour but de traduire l'indicible d'un amour nié mais désiré, de lancer un pont vers un passé révolu mais présent et de sauver de l'absence la figure maternelle que l'auteure définit ainsi : « mon cœur, ma malchanceuse... mon rien léger et flétri, mon rien chéri... ». Malgré leurs rancunes, fuites, colères ou malentendus qui ont provoqué l'incommunicabilité, elle affirme qu'elle ferait n'importe quoi « pour la protéger, pour la rassurer... Pour ne pas la perdre surtout ». Alors, entre souvenirs et rêveries, elle va tisser le passé, les liens familiaux et revivre ses propres remords.

Chacun des chapitres forme une unité. Longs ou brefs, ils évoquent un épisode précis et semblent constituer un recueil de nouvelles, n'était le fil qui les relie. Car que de choses à évoquer ! Cette mère proustienne est imprégnée dans les objets, les pensées et les rêves ; présente par son absence même. Le lien qui la rattache au récit est le souvenir du moment où la vie l'a quittée, où elle a abandonné tout le monde pour devenir un objet inerte, étranger et pourtant familier, sur lequel concentrer les rancœurs de toute une vie mais aussi les regrets de cet être qui, malgré son indépendance et son égoïsme, reste *la mère*.

À la fois contestation et hymne d'amour, le roman oppose les représentations de la mère vivante aux souvenirs de la mère morte ; et toutes ces images, abondantes et vivaces, lui permettent d'être une présence vive et vivifiante dans les moments de réflexion et de douleur. Le récit est aussi l'acte de réparation d'une fille qui a beaucoup à se faire pardonner. Amour-tendresse et hantise de la mort sont caractéristiques des œuvres de Daviau ; pour conjurer cette peur, l'auteure tisse des liens entre elle et sa mère : elle invoque des présences bienfaisantes, Kafka, Giacometti ou Gainsbourg (que sa mère

n'aimait pas), Gabin, Fernandel, Bourvil ou Piaf (qui lui plaisaient), la grand-mère « si douce et aimable », les camarades d'école, tous morts, qui mettent en relief les contradictions intimes de la figure maternelle.

Ce décès signifie la perte d'une enfance qui ne fut pas, d'une famille qui ne fut pas, d'une vie idéale qui ne fut pas ; perte triple commémorée par les échéances du calendrier et l'anéantissement de certaines idées, perte d'autant plus désespérée qu'il y a dichotomie entre l'image de la mère idéale et la réalité d'une mère égocentrique. La narratrice cherche des traces en elle, des petits souvenirs dans les tiroirs, des papiers pour briser cette extranéité, mais la vérité est ailleurs, dans des objets sans valeur qui ont plu à la mère. Ce qui a manqué dans leurs rapports ? C'est son amour à elle, sa capacité de comprendre et d'accepter cette mère qui avait besoin d'être admirée... et aimée. La dernière image ? Deux femmes identiques dans une banque, incapables de tolérer leurs diversités, qui s'aiment et se déchirent.

Ce livre se lit comme un film ou une fresque. La couleur est omniprésente pour évoquer mieux que par des concepts philosophiques le regret de la mère. Les teintes pastel, paysages en ombre voilés d'une brume opalescente, mettent en évidence l'irréversibilité de l'absence. Les teintes fortes, « le noir de sous la terre », « le blanc provocant » des chaussures de Gainsbourg, « le bleu attirant » du papier à lettres, représentent la mort. Ce roman se lit comme un poème dont le charme se manifeste en des vers qui soulignent les moments les plus intenses : hymne à la beauté, lais, hymne d'amour, poème funèbre ou philosophique, comptine, chanson reportée. Tout cela présenté sur un ton ironique, cocasse ou tendre qui fait que le texte de Daviau nous frappe par la variété de son registre, par sa prégnance émotive et par le contraste des sentiments ■ FRANÇOISE BAYLE PETRELLI

hymne d'amour,
poème funèbre ou
philosophique,
comptine...

DESJARDINS

DARLING



Louise Desjardins

DARLING

Leméac, Montréal,

1998, 232 p.

Pauline, le personnage principal de *Darling*, se présente ainsi : « Trente-sept [ans]. Mariée, deux enfants, un chien, un chat ». Elle vit à Montréal-Nord et sort souvent dans des bars avec son amie Réjeanne ; de temps à autre, elle s'offre une aventure d'un soir. L'aventure prend, dès le début du roman, les traits d'un jeune Italien prénommé Carlo, de quinze ans son cadet. Pour la première fois, Pauline passe toute la nuit dehors, ne revenant à la maison qu'après le départ de son mari et de ses enfants.

La rencontre avec Carlo sert d'élément déclencheur. Pauline n'est pas satisfaite de la vie familiale qu'elle mène ; en découchant, elle provoque ainsi une explication avec son mari, à qui elle annonce son départ de la maison. Faux départ, dépression, Pauline décide alors d'aller passer une semaine dans une petite maison héritée de son père, en Abitibi. Sans en aviser personne, elle y amène Carlo, personnage fascinant, mythomane et insécurisant. Un accident l'oblige à renouer avec sa sœur et à faire connaître la présence de Carlo. De retour à Montréal après plusieurs semaines, elle quittera finalement la maison familiale pour tenter de vivre selon son désir.

Ponctué de chansons country-western (« Darling » est une chanson de Renée Martel ; Carlo est un chanteur western malgré son accent italien, et même Pauline finira par écrire

et chanter ce type de chanson), le roman de Louise Desjardins inscrit ses personnages dans un univers triste et parfois même pathétique. La narration omnisciente reste le plus souvent à l'extérieur des événements, se permettant trop peu l'introspection qui aurait pu faire mieux comprendre le désarroi de Pauline, ses rapports avec ses enfants ou son mari. Elle est attachante, et profondément humaine ; mais la lecture terminée, il me semble avoir vu vivre le personnage de loin, sans jamais l'avoir vraiment approché ■ GILLES PERRON

Jean-Paul Dubois

SI CE LIVRE POUVAIT
ME RAPPROCHER DE TOI

Éditions de l'Olivier / Le Seuil,
Paris, 1999, 212 p.

Après *Je pense à autre chose* en 1998, Jean-Paul Dubois poursuit son exploration de la crise existentielle du quadragénaire dans *Si ce livre pouvait me rapprocher de toi*. Si le « je est un autre », celui du narrateur de ce roman n'est pourtant pas très éloigné de celui de l'auteur. En effet, comme Dubois, Paul Peremülter, le personnage principal, a quarante-huit ans et treize livres derrière lui. Ce quatorzième ouvrage devient le lieu de toutes les mises en question ébauchées dans le précédent roman.

Peremülter vit à Toulouse, sagement, avec femme, chien et livres. Mais voilà : divorce et mort du chien entraînent un départ, voire une fuite, vers des lieux moins chargés de mémoire. L'écrivain part alors « pour un voyage dont [il] ignorai[t] la destination et la durée [...] [Il] étai[t] désargenté, désenchanté, mais [il] voulai[t] [s]e replonger dans le courant de la vie ». Périple qui l'entraînera d'abord aux États-Unis, occupant un emploi tout ce qu'il y a de moins compromettant — chauffeur privé — dans la Floride riche et raciste. Après quelques péripéties où l'on reconnaît bien le goût de l'incongru chez Dubois, Peremülter arrive au Québec. Destination n'ayant rien de fortuite, après coup : en effet, le Québec, particulièrement La Tuque, fut le pèlerinage annuel de son père, mort depuis quelques années. Amateur de pêche, ce dernier venait chaque année taquiner le



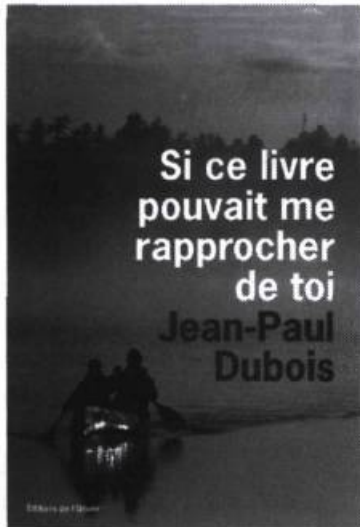
LOUISE DESJARDINS



JEAN-PAUL DUBOIS

roman

un émouvant hommage au père, mal connu, mal aimé, mais finalement retrouvé par delà la mort



poisson dans les lacs environnants, où il disparut. Accueilli par un vieil ami de son père, Peremülter apprend un secret que l'auteur de ses jours n'avait jamais cru bon lui dévoiler. Il se lancera alors dans une quête initiatique, au cœur d'une forêt impénétrable, dite « les Bois Sales ».

C'est donc un voyage au bout de la mémoire que fait le personnage, une réappropriation du père et de son héritage, trouvant ainsi une réponse à son mal-être existentiel. Si la mise en place de la problématique est plutôt réussie, c'est dans la résolution que le bât blesse. En effet, difficile de lire sans sourire l'initiation du Français aux grands espaces impénétrables du fin fond du bois ; le cliché semble un peu fort, tant dans son ingénuité que dans sa banalité... La maladresse de certains épisodes, bien que cocasses, laisse perplexe.

Reste touchante la recherche d'un « moi » tant à travers une réflexion sur le travail de l'écrivain que sur les choix et valeurs qui ont traversé la vie du personnage. Le récit de toute l'aventure demeure un émouvant hommage au père, mal connu, mal aimé, mais finalement retrouvé par delà la mort ■

VIVIANE PARADIS

CÉCILE GAGNON



roman

Cécile Gagnon

UN ARBRE DEVANT MA PORTE
Québec/Amérique, Montréal,
1999, 235 p.

Avec *Un arbre devant ma porte*, Cécile Gagnon poursuit son entreprise amorcée dans *Le chemin Kénogami* (1994), consacrée aux pionniers du Lac-Saint-Jean, ceux qui ont déserté leur Rivière-Ouelle natale pour venir s'installer d'abord à Hébertville avec le curé Hébert, puis dans (et non sur, comme l'écrit l'auteur) l'île d'Alma et, enfin, comme Georgina Bonenfant Ouellet, à Saint-Louis de Métabetchouan. La narratrice, ainsi que le révèle le prologue, est l'arrière-petite-fille de Georgina, une historienne, qui refait l'histoire de l'établissement des ancêtres, à partir d'un cahier noir « patiné par les ans » qu'elle a découvert dans une « armoire de vieux pin ». Mais cette narratrice s'efface devant son aïeule à qui elle laisse toute la place. Cette maîtresse femme, épouse du menuisier artiste Vital Ouellet, livre, sans artifice, avec ses vieux mots et sa langue bien à elle, le tragique de son destin et les difficultés nombreuses rencontrées depuis son établissement dans l'île d'Alma jusqu'à son déménagement à Métabetchouan où la frappe le Grand Feu qui détruit tout sur son passage, de Saint-Félicien à Chicoutimi, en 1870. Jamais cette femme ne se laisse envahir par le découragement. Toujours elle sait se relever des difficiles événements qui ont marqué sa troublante existence. À la suite de la mort de son



mari, elle s'arme de courage et organise la lutte pour faire revivre son coin de pays dévasté. Avec une amie, elle résiste à la tentative de l'associé de son défunt mari de fermer le moulin, seule raison de vivre du village. Elle se rend même à Québec rencontrer le député du comté et le ministre des Travaux publics afin d'obtenir justice.

Le récit de Cécile Gagnon ne manque jamais d'intérêt, car l'auteur sait construire une intrigue et capter l'attention du lecteur. Véritable portrait social et historique du milieu du XIX^e siècle en pays de colonisation, *Un arbre devant ma porte* entend montrer le rôle important qu'ont joué les femmes dans la construction du pays. Si l'auteur a pris grand soin de se documenter, l'éditeur ne lui rend pas justice tant les fautes sont nombreuses ■ AURÉLIEN BOIVIN

Andrée Dufresne

LA LUNE EST MENTEUSE
Lanctôt éditeur, Outremont,
1999, 454 p.

Premier roman d'Andrée Dufresne, *La lune est menteuse* nous plonge dans la vie quasi quotidienne de trois femmes antithétiques affiliées au même magazine. Le mal d'aimer transpire du récit et les mal aimées empruntent les prénoms féminins d'Angèle, de Claudia (une Italo-anglo-québécoise) et de Béatrice, le personnage central du roman. La personnalité de cette dernière se découvre au fil des visites hebdomadaires chez le psychanalyste et par son humeur singulière à laquelle les nouveaux arrivants au bureau doivent s'adapter. L'amour à distance et l'amour n'ayant pas traversé les années s'opposent, tout comme les silences du psychanalyste de Béatrice et ses esclandres à la revue.

L'auteur fait évoluer ses personnages dans le monde journalistique, univers bien connu de Dufresne puisqu'elle a œuvré dans le milieu. Écrit dans un style simple, *La lune est menteuse* est toutefois parsemé de retours en arrière et de projections où les transitions sont fragiles, ce qui pourrait agacer certains lecteurs. Volumineuse, l'œuvre est épargnée par les longueurs même si les rebondissements n'affluent pas. Le roman évo-

lue au rythme de la psychanalyse du personnage principal, Béatrice Guité, ce qui permet évidemment l'élaboration de son portrait psychologique et la mise en lumière de ses comportements qui sont un amalgame de refoulements, de peurs et de manques vécus lors de l'enfance. Le lecteur attiré par le style d'écriture poétique fuira ce roman bien ancré dans la lucidité parfois douloureuse de ces êtres pour qui le quotidien est une lutte incessante entre la raison et son monde parallèle. Malgré un dénouement qui fait sourire parce qu'un peu tiré par les cheveux et une fin mielleuse à souhait, le roman d'Andrée Dufresne se lit à un rythme s'accéléralant au fur et à mesure que l'histoire progresse ■

PERRINE LEBLANC

Naïm Kattan

L'AMOUR RECONNU
L'Hexagone, Montréal,
1999, 188 p.

Dans le dernier roman de Naïm Kattan, *L'amour reconnu*, il est question d'une histoire d'amour peu commune, vécue sur le tard par Élie, professeur de théâtre à Montréal, et Sarah, anthropologue à Paris.

Tourmentée par l'âge et redoutant la réputation d'Élie, « un homme à femmes », Sarah veut tout savoir sur lui, pour être sûre qu'elle est celle qu'il ait jamais aimée. D'où une véritable archéologie de la mémoire à travers les récits qu'Élie fait de sa vie. Sonder la souvenance, cependant, ne se fait pas sans douleur : « Elle voulait tout savoir. [...] Mais chaque histoire lui ferait mal, risquerait de l'éloigner de lui ». C'est pourquoi le passé devient, aux yeux de Sarah, un pôle d'attraction et de répulsion à la fois ; il est même voué, de sa part, à une condamnation sans appel : « Il n'y a pas de passé [...] comme il n'y a pas d'avenir. Tout est là, au présent, aussi éphémère que définitif. Le temps passe et, pourtant, il est immobile ». Élie, lui, continue de parler des femmes qu'il a connues au risque de la « blesser », de l'acculer au rôle d'« adversaire ». Mais « l'affrontement n'aur[a] pas lieu » et les mots, contrairement à ce qu'elle pense, ne met-

tront pas leur sentiment en danger. Et pour cause : Élie raconte des « histoires fabuleuses mais sans risques », des histoires dépourvues d'amour. Sarah, à son tour, lui fait part de sa vie passée ; elle veut tout dévoiler afin de se sentir libre.

Ainsi, de Montréal à Paris et de Paris à Montréal, émerge, se développe et s'amplifie un sentiment amoureux, qui permet aux deux personnages de prendre connaissance ou possession d'eux-mêmes et des paysages urbains évoqués (Alexandrie, Buenos Aires, Tunis), habités (Montréal, Paris) ou visités (Londres, Toronto). En effet, avant (ou sans) l'amour, la ville est vide, déserte, voire orpheline ; elle ne prend forme, n'accède à l'identité que grâce au regard de l'être aimé et à la possession de son corps. Bref, « la ville n'existe pas [...], si elle n'abrite pas [l']amour ».

La relation amoureuse, de son côté, n'est que par le *don* ; le don de l'émotion, du corps et du sentiment. Raison pour laquelle les protagonistes perçoivent l'acte amoureux comme « l'affirmation d'une victoire » sur l'espace et sur les regrets que peut occasionner la réminiscence.

De par son style limpide et sa profonde exploration de la relation amoureuse dans son rapport avec la mémoire, l'espace et le temps, *L'amour reconnu* ne laisse pas de rappeler cet autre texte qui gravite autour du même thème : *Il ne m'est Paris que d'Elsa* d'Aragon ■ AHMED SOURI

Patrick Modiano

DES INCONNUES
Gallimard, Paris,
1999, 156 p.

Dans le précédent roman de Patrick Modiano, *Dora Bruder*, l'auteur s'attachait à retracer le parcours d'une jeune juive disparue pendant la Seconde Guerre mondiale, à redonner une histoire à un nom qui ne signifiait plus rien. Cette fois, dans *Des inconnues*, les jeunes femmes auxquelles il s'attache n'ont même pas de nom. Racontée au « je » de chacune de ces trois inconnues, chaque histoire narre la banalité de leur existence, l'étouffement d'une vie pratiquement anonyme.

La première est dactylo à Lyon et décide de tout quitter du jour au lendemain pour partir à Paris. Dans la capitale, son seul contact est une femme rencontrée en Espagne, le seul voyage que l'héroïne ait jamais fait. Hébergée par cette connaissance, la jeune femme se risque peu dans la ville qui l'effraie. Son amie l'entraîne dans quelques soirées, où elle reste silencieuse et discrète ; elle finit pourtant par rencontrer Guy, qui devient son amant.

La deuxième anonyme réside dans la région d'Annecy. Enfant mal aimée, adolescente revêche à la « beauté du diable », elle passe sa jeunesse dans un pensionnat. Ses seules sorties et vacances se passent chez une tante pour qui elle travaille comme femme de ménage dans les villas environnantes. Un jour, elle décide de ne pas prendre le car qui la ramène à l'école et s'installe à Annecy. Une enfilade de petits boulots l'amène à devenir bonne d'enfants dans une famille suisse.

La dernière de ces inconnues est parisienne, mais ne reconnaît plus sa ville natale après un long séjour à Londres. Dans le studio prêté par une connaissance, elle finit par s'enfermer, prisonnière de ses souvenirs et ses phobies. La rencontre d'un homme étrange lui proposant un petit travail donnera un sens à sa vie.

Modiano raconte la banalité de leur existence, leur désir d'évasion, leur solitude. Il les abandonne au moment où leur vie est changée par un événement décisif, chaque fois amené par l'intrusion d'un homme. Les trois inconnues ont en commun une volonté d'échapper à leur destin, sans prendre d'autre moyen que celui de la fuite. Leur fragilité, la coupure qu'elles ont faites avec leur passé les rendent propices à ces rencontres masculines brisant à jamais leur tentative d'envol.

« Des jeunes filles que l'on a repêchées dans les eaux de la Saône ou de la Seine, on dit souvent qu'elles étaient inconnues ou non identifiées. Moi j'espère bien le rester pour toujours »,

Chaque
histoire narre
la banalité de
leur existence,
l'étouffement
d'une vie
pratiquement
anonyme



déclare la première, comme pourraient le dire les deux autres. C'est un triple parcours empli de tristesse que nous propose Modiano ; des vies ébauchées, ratées, au destin, pourrait-on dire, écrit d'avance, qui laissent au lecteur une impression de manque : le regret de n'avoir pu les connaître davantage ■
VIVIANE PARADIS



Pierre Pelletier

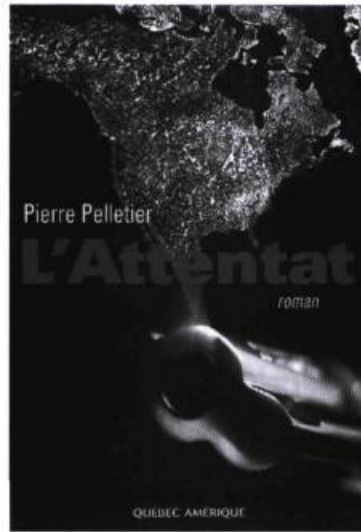
L'ATTENTAT

Québec/Amérique, Montréal,
1998, 363 p.

Deux sœurs, Geneviève et Marie-Noëlle Gallagher. L'une est Première Ministre indépendantiste, alors que la seconde est chef de cabinet du Premier Ministre canadien. Inutile de préciser que les réunions de famille des Gallagher ne peuvent se dérouler normalement, sans que les deux sœurs ne se chicanent. Leur mère en laissera même sa santé à essayer de rapprocher les deux femmes.

L'histoire se déroule dans un avenir assez rapproché. Le mouvement indépendantiste connaît ses heures de gloire. Près de 65 % de la population québécoise est prête à se donner un pays. Et, comme si ce n'était pas assez pour le gouvernement fédéral, la Colombie-Britannique menace quant à elle de devenir un état américain. Mais c'est au Québec que la violence menace le plus. Une bombe éclate. Les médias, fidèles à leurs bonnes vieilles habitudes, s'emparent de l'histoire et, en l'espace de quelques heures, on apprend que d'anciens militaires, des Canadiens français, ont formé le Baroud Gris, groupe d'action partisan de l'indépendance du Québec, au prix même de la violence.

La GRC et la Sûreté du Québec sont sur le qui-vive et essaient d'en savoir plus sur ce mystérieux groupe. Geneviève est, pour sa part, convaincue que le Québec peut devenir souverain sans que le sang des Québécois et des Canadiens coule. Le PM canadien, Charles-Henri Labbé, n'a pas l'intention, quant à lui, de laisser partir quelque province que ce soit de la Confédération canadienne et tente de rapprocher tout le monde. Ce qu'il ignore, cependant, c'est que son principal conseiller



(et petit ami !) Douglas Lattimer, et le chef de la GRC, Glenn Boucher, sont de mêche et que les attentats qui se déroulent au Québec ne sont pas nécessairement l'œuvre d'indépendantistes québécois.

Avec *L'attentat*, Pierre Pelletier présente son premier roman. Dans le contexte actuel, il est agréable de se faire une idée de ce qui pourrait survenir si jamais l'indépendance du Québec devenait une réalité. L'intrigue, bien ficelée, est cependant lente à démarrer. On se serait volontiers passé des cinquante premières pages. Il en va de même de l'aventure amoureuse de Pietro, le copain du PM canadien, avec on ne sait trop qui. Voilà du remplissage.

Enfin, la décision de l'auteur de tout raconter au présent dérange. Pierre Pelletier nous avait donné la télésérie « Jasmine ». Or, si j'avais le choix entre regarder cette série ou lire *L'attentat*, je choisirais malgré tout la seconde option ■ MARC-ANDRÉ BOIVIN

Guy Lalancette

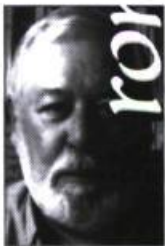
IL NE FAUDRA PAS TUER
MADELEINE ENCORE UNE FOIS
VLB éditeur, Montréal,
1999, 215 p.

Le vendredi 1^{er} octobre 1993, dans un entrefilet du *Journal de Béatville*, on rapporte la découverte, près du café Chez Madeleine, d'une caniche morte par strangulation, qui appartenait à « la Joconde »... Une semaine plus

tard, dans le même quotidien, on apprend qu'un berger allemand, chien guide du « Père Lachaise », a été abattu d'une balle dans la tête, alors que son maître buvait tranquillement dans ce même café... Ces deux faits divers, estampillés en tant que pièces d'un dossier d'enquête menée par l'inspecteur Morelli, encadrent ce premier roman de Guy Lalancette. Entre ces deux morts canines se tresse une narration située quelque part entre le roman policier et le roman psychologique, qui entraîne le lecteur sur un chemin labyrinthique balisé par l'ironie et l'absurde.

Dans la première partie, qui occupe les deux tiers du roman et qui s'intitule « Ébauche de roman par James James », un narrateur pour le moins ambigu, qui cohabite avec la non moins étrange Sophie, dévoile par bribes les circonstances mystérieuses entourant la mort des deux chiens. Les deux dernières parties du roman, la « Confession » et le « Journal intime », constituent deux autres pièces du dossier de police où James James relate les événements susmentionnés en faisant progresser l'intrigue par cercles concentriques avec moult retours d'épisodes.

Guy Lalancette maîtrise habilement l'intrigue sans cesse déconstruite par les apparences trompeuses, les témoignages douteux et l'identité problématique des personnages. Mais le processus de répétition à outrance, s'il a pour mission d'accentuer le caractère obsessionnel du narrateur, s'avère parfois agaçant. De plus, nous ne saurions passer sous silence quelques séquences moins réussies : insertion, en moins de dix lignes, d'une trentaine de mots commençant par la lettre « h », dont l'effet laisse perplexe, et cette demi-page où se condense une énumération assommante de filiations des races canines, truffée d'erreurs orthographiques : « Rhodesian Ridg[e]back, Chien Hot[t]entot, W[h]ippet ». Ces faiblesses s'éclipsent cependant derrière les portraits psychologiques des personnages et les surprises du dénouement de l'intrigue policière qui valident la fonction apéritive du titre. Lalancette réussit à imposer au lecteur l'interrogation proposée dans le prière d'insérer en quatrième de couverture : « La vérité ne serait-elle que le plus vraisemblable ».



PIERRE PELLETIER

ble des mensonges » ? Ses protagonistes occultent leurs véritables identités résultant d'un « effet de copulation passagère » où réside la clé du pourquoi *Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois* ■ SWANN PARADIS

Denise Riendeau

L'ABANDON
Septentrion, Sillery,
1999, 246 p.

Dans une période où nos médias sont tournés vers les orphelins de Duplessis, à une époque où ces victimes d'abus accusent les autorités religieuses et où celles-ci nient ou amoindrissent les accusations, *L'abandon* de Denise Riendeau change la donne. Ce récit autobiographique est l'occasion pour l'auteure de se libérer elle-même et, par le fait même, de libérer ceux qui s'identifient à elle. Paradoxalement, les coupables repentants pourront, eux aussi, à la fin, trouver une certaine paix dans « l'abandon ». Si la fin du livre procure un sens au titre — celui de la confiance en la vie —, le début lui en donne un tout autre plus concret, soit la séparation, la mise à l'écart.

La petite Denise, neuf ans, se voit séparée tour à tour d'un père à la santé mentale fragile, d'une mère appauvrie, puis de ses frères et sœurs à l'intérieur même de l'orphelinat. De tous ces abandons, c'est celui de la mère qui dérange le plus. Sait-elle que sa fille aînée s'appelle désormais v-54, que tous ses cadeaux s'en vont sous le lit de la mère « Sainte-Éf », que l'on ne peut parler dans le parloir ni regarder dehors par aucune fenêtre ? Et la « strape » régulière, et la réclusion de la petite Denise pendant toute une année scolaire et, surtout, cette sœur, Notre-Dame-de-la-Souffrance, qui se faufile entre les lits du dortoir durant les nuits ou qui rôde dans les alentours au moment des bains ? L'auteure a le mérite de ne pas tomber dans le sensationnalisme, car elle évite d'utiliser des mots tels « viol » ou « agression sexuelle », qui seraient pourtant appropriés. Elle dresse un portrait entier de ce qu'elle a vécu, le blanc et le noir également inclus. Peut-être est-ce exactement ce qui rend la libération si efficace... ■ JONATHAN MCLELLAND

Joseph-Pierre Barcelo

LES CHENETS DU ROI
La Plume d'Oie, Cap-Saint-Ignace,
1999, 329 p.

Le système seigneurial a été aboli en terre québécoise au milieu du XIX^e siècle (1854). L'auteur s'inspire de ce fait historique pour créer son « roman d'époque », comme il le désigne dans l'avant-propos. La trame narrative repose sur deux frères au caractère différent, partageant un même but : celui de faire revivre la seigneurie en lui donnant un héritier ou une héritière. Des deux co-seigneurs, Jérémy est le rêveur, celui qui vit dans le passé. Il est particulièrement attaché au manoir et, surtout, aux chenets de la cheminée. Frank, l'impulsif, doit constamment bouger et chercher l'aventure. La religion protestante des deux frères complique davantage leur intégration parmi un peuple dominé par le clergé catholique. Par leur ancien statut social, ils ont déjà du mal à avoir des relations sociales. L'histoire de leur amour est, pour chacun, l'histoire de leur vie et de leur mort.

Le lecteur se laisse agréablement prendre par le récit aux multiples rebondissements. De nombreux retours en arrière alliés à une narration en parallèle des deux histoires rendent le roman intéressant. Plusieurs éléments de la culture québécoise du XIX^e siècle sont intégrés au récit. Un clin d'œil à la légende de Rose Latulipe, entre autres, fait sourire le lecteur. Voilà assurément un roman susceptible de procurer de bons moments au lecteur ■ GENEVIÈVE JACQUES

Raymond Plante

LE NOMADE
La courte échelle, Montréal,
1999, 220 p
Collection - Roman 16/96 -

Ce nomade, c'est le père, pour qui l'auteur a la plus grande admiration. Raymond Plante a recueilli toutes les informations possibles et évoqué tous ses vieux souvenirs pour raconter la vie bien remplie de cet homme. Deux histoires se superposent. Celle de l'auteur à la recherche de renseignements pour

écrire son livre et celle du père nomade, fils de fermier, histoire qu'il nous livre au fur et à mesure que la cueillette d'informations progresse. Bien sûr, les noms des personnages sont fictifs, mais leur histoire s'inspire du vécu de l'auteur et des anecdotes que son père lui a racontées.

Le jeune Louis décide un jour de partir faire sa vie lorsqu'on lui fait porter le chapeau pour un vol que son frère a commis. C'est que le frerot en question doit reprendre l'entreprise familiale et son nom ne on doit pas être entaché. Louis est cuisinier dans les chantiers et, lorsque l'été arrive, il devient homme à tout faire et chauffeur, car, pour le curé Monette, il est né avec un volant dans les mains, dans un coin perdu du Nord de l'Ontario. Il se fiance beaucoup plus tard avant de revenir au Québec, où il épouse une autre femme, celle qui est devenue la mère de ses enfants.

Même s'il boit de plus en plus et qu'il change de boulot comme il change de chemise, Louis tente, tant bien que mal, de faire vivre sa famille et d'assurer sa propre survie. Il faut dire qu'il n'est pas dans ses habitudes de rester en place bien longtemps. Il est heureux lorsqu'il a un volant entre les mains. Aussi il sera tour à tour livreur, chauffeur de taxi, garagiste, épicier, avant de terminer, en mauvaise santé, chauffeur de corbillard pour une entreprise de pompes funèbres.

Raymond Plante sait intéresser sans trop en dire et possède une écriture qui coule. Il a cette qualité rare de transformer le banal en merveilleux. Point étonnant qu'à chaque fois que l'on termine un de ses romans on souhaite vivement le prochain ! ■ MARC-ANDRÉ BOIVIN



JOSEPH-PIERRE BARCELO



RAYMOND PLANTE



le banal
transformé en
merveilleux

une île
dans la
mer
bleue



HÉLÈNE RIOUX

Hélène Rioux

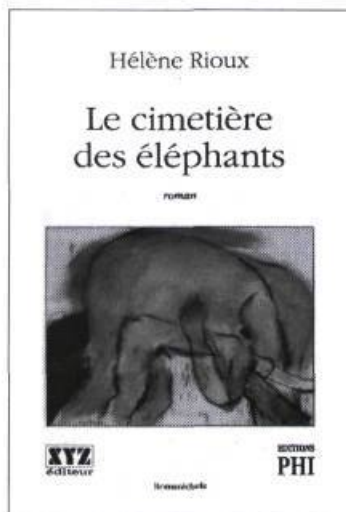
LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

XYZ éditeur, Montréal,

1998, 186 p.

Collection « Romanichels »

Dans son dernier roman, *Le cimetière des éléphants*, Hélène Rioux imagine une île où les habitants, venus d'ailleurs, viendraient s'y éteindre au



terme de leur vie. L'île, jamais nommée, ce qui permet de la mieux situer hors du temps ou de l'espace, est à première vue un lieu d'émerveillement : c'est « une île dans la mer bleue », une « île fleurie, le paradis ». La narratrice du récit, traductrice de son métier, y vient pour travailler, au contraire de tous ceux qu'elle côtoie, qui eux y sont installés à demeure. Les divers personnages qui composent la petite société du village, en particulier ceux de l'Amicale des résidents, fréquentant le café Mimosa, sont présentés tour à tour par la narratrice. Ils viennent de France, de Russie, d'Italie, du Québec ou du Zaïre, redevenu Congo, formant ainsi une société internationale où la chaleur du sud a aboli les frontières.

Pourtant, dans ce décor fait pour le bonheur, les insulaires vivent eux aussi leurs drames : la difficile relation amoureuse d'Hubert et Miranda ; la mort d'Olga qui laisse Boris seul avec ses regrets ; les échecs amoureux répétés de Renata ; le suicide d'un peintre qui signait Michel-Ange dans l'espoir de forcer le talent. Toutes ces histoires sont comme autant de nouvelles dont l'unité serait assurée par le

regard que la narratrice pose sur les personnages. Sans y participer vraiment, sans jamais se livrer autrement que par les commentaires et jugements portés sur ce qu'elle raconte, elle adopte la position de l'observatrice, attitude qui lui attire des confidences qu'elle fait volontiers partager au lecteur. Son « je », très présent et en même temps extérieur à l'histoire, rend très attachants tous ces « éléphants » venus mourir dans un cimetière long-temps rêvé ■ GILLES PERRON

Ghislain Taschereau

L'INSPECTEUR SPECTEUR

ET LE DOIGT MORT

Les intouchables, Saint-Laurent,

1998, 212 p.

On connaît Ghislain Taschereau pour sa participation aux émissions « Sans limite » et « Taquinons la planète ». Notre « Bleu poudre » national est de plus souvent invité à « Piment fort » (à moins que ce ne soit de vieilles reprises !), mais on ne l'avait encore jamais connu comme auteur. Chose certaine, comme à la télévision, on ne pourra lui reprocher un manque d'originalité et, surtout, un manque d'imagination, dans ce thriller policier à la fois loufoque et bien ficelé.

Celui qui a popularisé le personnage de Bob Binette présente ici l'inspecteur Specteur, le meilleur détective au monde. Toutefois, le héros doit ce talent au Diable, avec qui il a signé un pacte. Donc, en échange de son âme, Specteur a eu droit à un talent particulier. En revanche, il deviendra « alcoolo », ne devra jamais avoir de relation stable avec une femme, ne manquera jamais d'argent et sera à l'abri de toute maïadie. Vendez votre âme au diable et recevez en prime un énorme revolver de calibre 666.

Dans la ville Capit, capitale de la Friande, Specteur reçoit un doigt par la poste. À qui appartient-il ? On l'ignore. Puis viendront les jambes, le nez et à peu près toutes les autres parties du corps. Les tests d'ADN prouveront que ces membres appartiennent tous à la même personne et que celle-ci, par le fait même, doit être légèrement mal en point. L'enquête de Specteur ne sera pas de tout repos car



l'ennemi est malin et parvient à le confondre.

Ne vous en faites pas, ce n'est pas parce que Taschereau a délaissé le monde de la télévision qu'il a pour autant laissé tomber l'humour. Son écriture est très colorée, remplie de notes de bas de page qui font sourire.

Les personnages, que ce soit le Commandant Mandant, le curé Ré ou Mademoiselle Zelle sauront eux aussi surprendre le lecteur, tout comme le dénouement de l'intrigue ■ MARC-ANDRÉ BOIVIN

Man Crazy

JOYCE CAROL OATES

Stock, Paris, 1999.

Fidèle à son habitude, Joyce Carol Oates nous offre avec *Man Crazy* une œuvre bouleversante, dure et qui remue les tripes. *Man Crazy* raconte la vie d'Ingrid Boone, d'abord marquée dans son enfance par un père quasi absent et une mère très belle et entourée d'hommes. Elle évolue dans un univers de souvenirs et de violences omniprésentes jusqu'à ce qu'elle se jette en pâture à la mort par l'usage de drogues de toutes sortes et de l'auto-mutilation. Éprise d'un gourou satanique, elle se retrouve même dans une secte où elle connaîtra la souffrance physique.

Au moment où elle croyait atteindre le fond, elle redécouvrira ce qu'elle avait jusqu'alors méprisé : le goût de vivre et d'aimer sans mal. *Man Crazy*, du Oates à l'état pur, dans un texte brutal mais superbement écrit qui touche et frappe ■ NOËMI MARTHE CHAMBERLAND



GHISLAIN TASCHEREAU

roman

Marie-Paule Villeneuve

L'ENFANT CIGARIER

Vib éditeur, Montréal,

1999, 407 p.

« J'ai onze ans et je suis l'être le plus malheureux de la terre », ainsi se présente Jos, un jeune garçon brisé par la fatigue et l'humiliation que lui infligent quotidiennement les contre-maîtres de l'usine où il peine, douze heures par jour, à rouler des cigares. Malgré sa misère et les exigences incessantes d'une mère tyrannique et avide d'argent, Jos a soif d'une vie meilleure. Dans son désir de justice pour les travailleurs, l'enfant cigariier part pour entreprendre un long périple à travers l'Amérique du Nord. En un parcours quasi initiatique, il sillonne les routes et les mers, de Montréal jusqu'à Tampa, où il y rencontre de grandes personnalités des débuts du mouvement ouvrier, telle Jane Adams, et ainsi affermit son engagement pour la cause syndicale. Lors de son voyage, Jos découvre un livre qui devient l'étendard de son combat et qui, aussi, sur le plan formel, s'avère une mise en abyme de tout le roman : *Germinal* d'Émile Zola.

La saga de ce garçon téméraire et fiévreux de vivre s'articule autour de l'histoire méconnue de ces ouvriers de la fin du XIX^e siècle qui, pour fuir les abus d'un capitalisme barbare, migraient en hordes vers les États-Unis à la recherche d'un ailleurs plus humain.

Premier roman de la journaliste Marie-Paule Villeneuve, *L'enfant cigariier* parvient admirablement à entrelacer, sans cassure aucune, les fils mouvants de la fiction à travers la trame rigide de l'Histoire. Toutefois, la lourdeur du style et l'encombrement de détails didactiques plus ou moins bien intégrés en font un ouvrage quelque peu décousu, au croisement du documentaire et du roman. *L'enfant cigariier* présente néanmoins un intérêt certain, ne serait-ce que pour le ton qui trahit le profond engagement de l'auteure et le fait que ce récit aborde franchement une face sombre de l'Histoire, soit l'exploitation juvénile et les excès d'une société où l'argent est vénéré. Marie-Paule Villeneuve a produit là un portrait historique dense mais clair d'une Amérique du Nord ébranlée dans ses structures mêmes par des hommes ré-

voltés et désireux de changer ce monde ■ HÉLÈNE HOTTON

Isabel Vaillancourt

MADAME DE SIAM

Vents d'Ouest, Hull,

1999, 117 p.

Collection - Azimuts -

Pour son quatrième roman, Isabel Vaillancourt a choisi de faire revivre la tradition du texte en vers du Moyen Âge. *Madame de Siam*, une chatte, raconte son histoire à la première personne. Elle fait part des ses tourments érotiques et des batailles que son bien-aimé livre avec une monstrueuse bête. Ces faits ne sont pas sans rappeler l'épopée médiévale.

La chatte évoque souvent les dieux, qu'elle prend à témoin de son destin, les prie de l'aider dans ses aventures. Son amoureux porte aussi un nom qui rappelle la mythologie antique : Ulysse. Le récit raconte, par l'intermédiaire d'une chatte, les travers, les peurs et les désirs de l'*homo sapiens*.

Le style coloré provient d'un mélange entre la langue soutenue et la langue familière. La chatte a le verbe vif et entraîne le lecteur dans ses péripéties sans qu'il se formalise outre mesure des vers qui, loin de nuire, donnent le ton au récit. Plutôt court, le texte se lit d'un trait, berçant le lecteur par la musicalité des rimes. Émerveillé, c'est avec le sourire qu'on referme le roman de Vaillancourt

■ GENEVIÈVE JACQUES

Don Delillo

OUTREMONDE

Actes Sud, Arles,

1999, 892 p.

Comme Banks, Delillo est l'un des chefs de file de la littérature américaine et publie de façon régulière depuis une quinzaine d'années des romans dont la plupart deviennent de véritables best-sellers. *Outremonde* ne fait pas exception à la règle malgré son nombre de pages — près de 900 ! —, et l'enchevêtrement de ses intrigues aussi étranges l'une à l'autre que peut l'être un cheval d'un poisson-chat ! Avec Delillo, nous entrons au cœur

d'une Amérique aussi étrange qu'étrangère et nous parcourons sens dessus dessous les cinquante dernières années à travers les vies aussi tumultueuses que celle d'un jeune *tagueur* du Bronx, d'un ingénieur d'Atlanta, d'un riche collectionneur d'articles de baseball, etc. Ce parcours est absolument remarquable par l'absence totale de balises qui nous permettraient de nous situer quelque part et à une certaine époque ; bien au contraire, il faut avancer à petits pas dans la chronique de ces vies ordinaires et en reconstituer l'itinéraire. Et tant pis si les cent premières pages vous laissent totalement dépayés, car vous en aurez passé près de cinquante à assister au match légendaire de baseball qui a eu lieu à New York en 1951 et dont l'issue a été scellée par le dernier frappeur à la dernière manche !

Delillo juxtapose plus qu'il ne croise le destin de ces personnages qui n'ont pas l'étoffe des grands héros, bien au contraire, et qui vivent au jour le jour leurs petites misères et leurs grandes peines, leur pauvreté endémique et leur richesse débordante. Et pourtant on s'attache à ces êtres du quotidien qui, malgré leurs défauts et le côté retors de leur personnalité que fait bien ressortir le romancier, sont porteurs d'une humanité que l'on tente de reconstituer au fil de la lecture. Delillo sait naviguer entre plusieurs niveaux d'intrigues, qu'elles soient politiques, économiques, religieuses, culturelles, écologiques, artistiques ou amoureuses dont il appartient au lecteur de saisir les aléas et les avatars.

Le plaisir de la lecture de ce roman augmente avec l'exigence qu'il requiert presque à chaque page. Un lecteur paresseux n'a pas sa place ici... ■ ROGER CHAMBERLAND



Le récit raconte, par l'intermédiaire d'une chatte, les travers, les peurs et les désirs de l'*homo sapiens*.



Michel Marc Bouchard

LES PAPILLONS DE NUIT

Leméac, Montréal,

1999, 110 p.

Depuis longtemps, Michel Marc Bouchard a fait la preuve qu'il peut manier avec brio une large palette de registres et de genres, de la fable tragique *Les Feluettes* [...] à une pièce abordant l'univers perturbé de l'enfance battue dans *L'Histoire de l'oie*, aux comédies légères du théâtre d'été

dont il connaît tous les arcanes, multiplie les succès (*Les grandes chaleurs*, *Le désir*, *Pierre et Marie et le démon*, *Les aboyeurs*) et dont il présente, avec *Les papillons de nuit* une autre manifestation exemplaire par son efficacité sur les muscles zygomatiques.

Une mère qui a le don de tout transformer en catastrophes s'immisce de nouveau dans la vie affective de sa fille policière à qui elle veut à tout prix trouver un

prétendant. Des vacances communes dans un chalet d'été fournissent le prétexte rêvé pour tenter de faire défiler des soupirants éventuels qui ne seront pas forcément ceux attendus. Un entomologiste qui s'intéresse au comportement du papillon lune est mêlé involontairement à d'autres mœurs et amours, de même que deux frères pri-

sonniers en permission d'un jour — Dupont et Dupond de la délinquance — se verront impliqués dans ce joyeux chassé-croisé amoureux.

L'amour est en effet au cœur de la problématique avec ses thèmes corollaires (solitude souhaitée ou subie ; la quête de l'autre ; l'horizon d'attente) et ses diverses versions (amours hétéro et homosexuelles ; inversion des stéréotypes où c'est le mec qui donne des leçons d'amour tendresse). La pièce joue du redoublement de structures où les scènes parallèles ou successives d'amours de maîtres et de valets chez Molière ou Marivaux se transforment ici en variantes décalées d'amours hétéro et homosexuelles empruntant des types de discours à l'avenant.

Plusieurs modalités du comique interviennent et jouent de leurs procédés : comique de caractère de personnages typés (la mère obsédée par les microbes, un entomologiste obnubilé par ses « bébêtes ») ; cascade de quiproquos et comique de situation jouxtant des personnages aux orientations sexuelles peu compatibles ; comique de mots passant, par exemple, en revue le paradigme fantaisiste du mot « entomologiste » qui se transforme en « denturologiste », « gastro-entérite », « analgésiste », « antiphlogistine », etc. L'écriture pittoresque de Bouchard nous fait voir la scène en quelques formules comme ce por-

trait d'un amant de la policière résumé à l'emporte-pièce : « Tellement nationaliste qu'y faut parler « référendum » pour l'allumer, y crier « oui » en baisant, pis y atteint l'orgasme quand on chante *Gens du pays* ! Comme je suis fédéraliste... » (p.15) ■ GILLES GIRARD

Michel Duchesne

TRICOTÉ SERRÉ

Lancôt éditeur, Outremont,

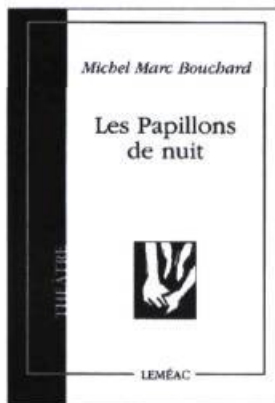
1999, 127 p.

Deux frères et leur sœur se réunissent dans la maison familiale qui fut autrefois un chaleureux lieu de convivialité et qui conserve toujours ce goût d'enfance. Mais ils ne viennent pas seuls. Pierre-Paul, bon vivant mais handicapé par une santé fragile, vient, réactiver son amour pour Yvonne, sa femme. Noël, qui revient avec sa maîtresse Guétane dans cette maison où l'amour familial était « tricoté serré », a la fâcheuse surprise d'y rencontrer sa femme, Denise. La frangine Pierrette, qui se mésestime, est en quête de tendresse et d'une compagne. « C'est l'heure des retrouvailles ! » mais aussi

le moment de laver son linge sale en famille, ou plutôt en famille contre les « étrangers », les trois belles-sœurs. La famille et le couple sont donc au cœur du débat qui nous vaut aussi des passages réussis sur la nostalgie de l'enfance, sur l'âme d'un lieu, sur la difficulté du choix amoureux.

Les personnages de cette petite-bourgeoisie n'ont pas toujours la consistance et la cohérence souhaitables ; ainsi Noël a de la difficulté à aligner quelques mots et le personnage de Guétane est plus que caricatural. Comme si la pièce se voulait être une comédie dramatique mais tablait souvent sur les ressources d'un théâtre d'été sans autre prétention que de faire rire et n'y parvenait qu'avec un succès mitigé.

Certaines répliques faisant parfois preuve d'un cynisme qui tombe à plat ou d'un comique en porte-à-faux



gagneraient à être revues et réajustées en fonction des personnages et des situations. D'autres sont en accord avec les traits du personnage et sont dramatiquement efficaces, tant dans le registre dramatique (« C'est difficile de vivre quand t'existes pas dans la tête de personne. ») que comique « La guidoune ! Elle a couché avec le Bonhomme [Carnaval] ! » Les variations stylistiques de langage sont aussi un atout de cette pièce qui joue sur plusieurs niveaux. La menace en cas d'abandon se formule ainsi : « j't'aver-tis : j'vas virer vieille fille pis j'vas te remplacer par un chien. Pis un gros ! poilu ! » ou la formulation peut faire image dans un savoureux découpage d'une géographie ecclésiastique : « tu peux garder tes caleçons pis te laver paroisse par paroisse » ■ GILLES GIRARD

Abla Farhoud

MAUDITE MACHINE

Préface de Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 1999, 99 p.
Collection - Théâtre. Inédits -

Le titre même annonce la métaphore obsédante qui s'immisce partout dans la thématique de la pièce.

« Maudite machine » : celle qui menace la vie des enfants dont s'occupe avec joie la brigadière Sonia Bélanger ; celle du chauffard qui l'a heurtée ; celle abrutissante avec laquelle elle a trop longtemps fait corps, courbée à coudre dans une manufacture ; celle sur laquelle elle s'acharnait, même les fins de semaine, à dactylographier les rapports de son patron ; celle qu'elle est devenue elle-même de par son obéissance inconditionnelle à son père et à son mari ; celle du répondeur sur lequel, angoissée, elle laissera un message pour faire face à un lourd secret de son passé.

Dans une succession rapide de dix courts tableaux, cette femme originale de soixante ans fait le bilan de sa vie, évoque les visages de gens qui ont marqué son parcours, ceux qui lui ont laissé des cicatrices au cœur ou en ont accéléré le tempo. Sa grand-maman Sofia, d'origine ukrainienne, dont le français approximatif devient poétique et qui lui a appris la beauté et l'impor-

tance de la danse, forme d'« hymne à la vie ». Au contraire, la vie de sa mère se plaçait sous le signe de la mélancolie. La vie décevante avec son mari et ses enfants n'était qu'approximative et nébuleuse comme des limbes. Mais il y a aussi la magie des mots de son amoureux qui lui dédie des poèmes chantant ses « yeux de velours noir-noir doux-doux » et un amour « au-delà de la mort ». Le monologue de cette femme prend la forme d'un récit et d'apostrophes aux êtres qui ont ponctué son cheminement, à son chat, à des objets anthropomorphisés, à elle-même se dédoublant en moi locuteur et moi allocutaire au cours de ce retour sur son passé et de ce voyage périlleux dans les méandres de son âme.

Une femme donc qui, ayant appris à se prendre en main, à établir ses propres valeurs et son évangile à elle, se penche de nouveau sur le sens de son existence au cours d'une journée mouvementée entre autres par l'arrivée d'une lettre qu'elle n'ose pas ouvrir parce qu'elle pressent que son contenu ressuscite un passage troublant de son passé qui ne sera dévoilé qu'à la fin. Le dénouement est ouvert sur la possibilité de faire la paix avec son passé et de se réconcilier avec soi. Ce portrait psychologique par touches successives et sous-entendus s'esquisse avec finesse et adresse dans une écriture alerte et imagée ■ GILLES GIRARD



PUBLIE
POUR
VOUS...

La première
grammaire
conforme
au nouveau
programme
de français,
approuvée
par le MEQ.



Grammaire 100 %, un ouvrage pour apprendre et comprendre la grammaire de la 1^{re} à la 5^e secondaire.

Pour plus d'information, communiquez avec notre InfoService au 1 800 567-3671.